INITIATION  MÉTHODES

Fasc. 4

LA PHONÉTIQUE LATINE

PAR

A.-C. JURET
Professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg



2e ÉDITION
ENTIÈREMENT REFONDUE

PVBLICATIONS · DE · LA · FACVLTE · DES · LETTRES · DE L'VNIVERSITE · DE · STRASBOVRG — 1938 —

LA PHONÉTIQUE LATINE

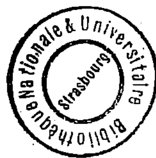
INITIATION  MÉTHODES

Fasc. 4.

LA PHONÉTIQUE LATINE

PAR

A.-C. JURET
Professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg



2e ÉDITION
ENTIÈREMENT REFONDUE

PVBLICATIONS · DE · LA · FACVLTE · DES · LETTRES · D
L'VNIVERSITE · DE · STRASBOVRG — 1938 — SOCIÉTE · D'ÉDITIO
LES · BELLES · LETTRES, · 95, · Boulevard · Raspail · PARIS · VI

ERRATA

---

page

20, note 2, au lieu des deux dernières lignes, lire : comme l'implosion de ce groupe appartenait à la syllabe précédente, la durée de cette implosion...

34, ligne 13 du bas : τάρβος.

40, entre les lignes 19 et 20, insérer : *dl-* > *l-* : *laciō* < * *dl-ə$_2$-k-* : δέλεαρ, *dolus*.

56, ligne 13 : *cāvicla*.

70, ligne 5 depuis le bas : ajouter une note : les parf. *lāvī*, *cāvī* continuent * *leə$_2$-w-ai*, * *keə$_2$-w-ai* ; *lavō* et *caveō* continuent donc * *lə$_2$-* et * *kə$_2$-* ; * *lov-*, * *kov-*, qui conviennent au grec, n'ont aucune justification en latin. Même *cavus* et *vacuus* peuvent s'expliquer autrement.

71, ligne 6 depuis le bas : * *form̥ceps*, qui deviendrait * *forinceps*. Cette étymologie paraît d'ailleurs inexacte.

81, note, ligne 3, ὦμος.

87, ligne 2 depuis le bas du texte : *appetit* ⏑-.

90, ligne 11 depuis le bas : biffer cette ligne qui répète sans raison la fin de l'alinéa précédent.

AVANT-PROPOS

Ce petit exposé a pour but d'initier les étudiants à l'étude de la phonétique latine. A cet effet, l'auteur s'efforce de présenter dans un *ordre conforme à la réalité* les faits dont la connaissance est le plus utile ; pour les faire comprendre, il a choisi, parmi les explications qui lui sont connues, celles qui lui paraissent le mieux adaptées à nos connaissances ; parmi celles qui lui sont personnelles, quelques-unes sont inédites. Voulant faire un exposé court et clair, il a écarté toute polémique et toute bibliographie. Pour se renseigner sur les théories écartées et sur la bibliographie et pour se procurer bien d'autres avantages, les étudiants pourront consulter MEILLET-VENDRYES, *Traité de grammaire comparée des langues classiques ;* JURET, *Manuel de phonétique latine*; LINDSAY, *The Latin Language*; STOLZ-SCHMALZ, *Lateinische Grammatik : Laut- und Formenlehre,* 5e édition par MANU LEUMANN ; FERD. SOMMER, *Lateinische Laut- und Formenlehre.* Tout spécialement on recommande aux étudiants MEILLET, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes.*

Cet exposé ne mentionne presque aucune donnée historique. La cause principale en est la pénurie de nos renseignements sur les conditions dans lesquelles se sont développés la prononciation latine et le vocabulaire latin. Une explication complète

d'un fait phonétique quelconque, même dans un cas privilégié où les données connues du système de la prononciation semblent suffire, exigerait la connaissance précise et minutieuse de ces conditions qui nous échappent. Il vaut mieux avouer notre ignorance que de faire des hypothèses historiques fantaisistes, telles que par exemple celle de l'influence de l'étrusque sur l'accentuation latine, alors qu'on entrevoit à peine les effets de l'influence étrusque sur certaines parties du vocabulaire latin. Mais il faut avertir les étudiants que les essais d'explication, même s'ils sont corrects au regard de la phonétique générale, restent, au point de vue de la réalité historique, très imparfaits et fragmentaires. A. Meillet, dans *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, montre ce qu'on peut tirer des vestiges encore connaissables du passé.

INTRODUCTION
A LA PHONÉTIQUE LATINE

Notre étude de la prononciation latine se divise en deux parties :

1° la description de l'état de la prononciation latine à l'époque qui nous est le mieux connue, de Plaute à Tacite ;

2° la description et l'explication des changements que nous pouvons constater dans la prononciation du latin depuis ses origines.

La prononciation latine n'a jamais eu une unité parfaite. Elle est essentiellement celle de la ville de Rome, type que Cicéron et Quintilien désignent du nom d'*urbanitas* : *cum sit quaedam certa vox Romani generis urbisque propria..., hanc sequamur* (Cic. *De or.* 3, 12, 44). Elle exclut toute prononciation rustique ou étrangère : *Non solum rusticam asperitatem, sed etiam peregrinam insolentiam fugere discamus* (Cic. *De or.* 3, 12, 44). De même Quintilien, 9, 3. Elle a pour règle non l'usage de l'élite, mais, selon Cicéron, celui du peuple : *Usum loquendi populo concessi* (*Or.* 48, 160). C'est pourquoi Cicéron accepte des prononciations consacrées par l'usage populaire, « quoique non fondées en théorie », p. ex. l'aspiration dans *pulcher, triumphus.* Il écarte la prononciation *e* de *ae* comme rustique et non urbaine. Il écarte naturellement, comme tout son milieu social, le modèle de la prononciation grecque, par exemple dans la description de la synalèphe.

PREMIÈRE PARTIE

DESCRIPTION DU SYSTÈME DE LA PRONONCIATION LATINE CLASSIQUE

Les phonèmes sont les types généraux de sons qui dans une langue servent à exprimer la pensée et qui s'opposent entre eux : en latin p. ex. *ă* s'oppose à *ā*, ou à *e*, etc. Ils doivent être considérés et à l'état isolé et dans l'enchaînement du discours. Si on les considère en dehors du discours, on obtient les types les plus abstraits, constitués seulement par les traits qui les opposent les uns aux autres, quelle que soit leur position. Si on les considère dans l'enchaînement du discours, ils présentent en outre des traits dépendant des diverses positions qu'ils occupent dans la syllabe, dans le mot, dans la phrase.

La phonétique de la *langue* a pour objet seulement ces types généraux, seuls reconnus comme significatifs par tous les sujets parlants appartenant au même milieu. Elle en étudie le système et les changements. Elle fait abstraction des différences individuelles qui, dans la prononciation, proviennent du sexe, de l'âge, de la qualité des organes, des défauts de pro-

nonciation, etc. Elle ne s'occupe qu'indirectement de la production, nécessairement individuelle, des sons.

Au contraire la phonétique de la *parole* étudie spécialement cette production. Par tous les moyens de l'observation scientifique (instruments, etc.), elle s'efforce d'en connaître, d'en analyser, d'en expliquer toutes les particularités : position et mouvements des organes, vibrations de l'air, etc.

On a proposé d'appeler *phonétique* cette étude de la parole et *phonologie* l'étude de la langue.

Les phonèmes ou sons d'une langue sont produits par le souffle qui, expiré par les poumons à travers le larynx, puis le canal buccal ou nasal, y subit diverses modifications dues aux diverses formes que prennent ces cavités.

CHAPITRE PREMIER

LES PHONÈMES CONSIDÉRÉS INDIVIDUELLEMENT

Notions générales.

Le souffle, expiré avec plus ou moins de force par les poumons, rencontre la glotte, qui consiste en deux paires de muscles situés dans le larynx et appelés *cordes vocales* inférieures et supérieures. Ces deux paires de muscles, semblables à deux paires de lèvres, grâce à l'action de cartilages mus à volonté, ou bien, tendus, se rapprochent, ou bien, détendus, s'écartent. Si, détendus, ils s'écartent suffisamment, le souffle passe par cet ouverture sans être modifié ; si, détendus, ils se rapprochent sans constituer d'obstacle, le souffle produit un bruit spirant, phonème symbolisé par *h*, familier aux langues germaniques, mais inconnu en latin. — Si les muscles, se tendant, rapprochent leurs lèvres de manière à faire obstacle au souffle, sous la pression de ce souffle, ils s'écartent et se rapprochent alternativement en un mouvement régulier très rapide. Ces vibrations de la glotte produisent le son glottal.

Ce son glottal a un timbre uniforme que ni le latin ni le français n'emploient sans le modifier. Sa hauteur est d'autant plus considérable que la tension des cordes vocales est plus grande, car plus cette tension augmente, plus augmente le nombre des vibrations glottales dans l'unité du temps. Pour les sons supérieurs, ce sont les cordes supérieures qui se tendent et vibrent.

Le souffle, laryngé ou non, s'engage dans le larynx, puis le canal buccal ou la cavité nasale ; selon qu'il y est soit modifié soit arrêté ou rétréci par divers mouvements des orga-

nes, il produit les voyelles ou les consonnes.. Les organes qui ouvrent ou ferment ou rétrécissent le canal buccal sont les lèvres ou la langue articulant contre le palais ; celui qui ouvre ou ferme la cavité nasale est le voile du palais. Relativement à l'ouverture du canal buccal, les phomènes constituent une série allant de la voyelle *a*, qui exige l'ouverture la plus grande, aux consonnes occlusives *b, d, g p, t, c*, qui exigent la fermeture préalable du canal buccal.

I. — Les Voyelles.

A. — *Système formé par les voyelles latines.*

Ce système, à l'époque républicaine, oppose seulement les timbres *a, e, o, i, u*, types brefs ou longs, affectés ou non d'aspiration.

1° *Le timbre.* — Les voyelles sont des modifications stables du timbre du son glottal, uniforme en lui-même. Ces modifications du timbre sont produites par les diverses formes du résonateur constitué par la cavité buccale. La forme de ce résonateur, maintenue un certain temps pour chaque voyelle, varie selon les mouvements des lèvres et de la langue, quelquefois aussi du voile du palais.

a) *Articulation de la langue.* — Pour *ā̆* la langue occupe presque la position de repos, Pour *ī̆* et *ū̆* (pron. *ou*), elle se tend le plus près du palais ; pour *ī̆* la pointe de la langue se tend vers la partie antérieure, pour *ū̆* le dos de la langue se tend vers la partie postérieure du palais. Entre ces trois sons extrêmes *a, i, u*, se trouvaient les variétés de *ē̆*, pour lesquelles la pointe de la langue se tendait dans la direction du point d'articulation de *ī̆*, et les variétés de *ō̆*, pour lesquelles

le dos de la langue se tendait dans la direction du point d'articulation de *u*. En latin, au moins depuis l'époque impériale, *ĕ* et *ŏ* étaient moins fermés que *ē* et *ō* : c'est ce que prouvent les langues romanes, les témoignages des grammairiens latins et les inscriptions. Il ne semble pas qu'à l'époque classique *ī* et *ū* aient été moins fermés que *ĭ* et *ŭ*. Cependant déjà Quintilien affirme la distinction du timbre de *ĭ* et de *ī*.

L'aperture (c'est-à-dire l'ouverture du canal buccal) la plus grande appartient donc à l'*ă̄*, la plus petite à l'*u* et surtout à l'*i* ; *e* et *o* ont une aperture intermédiaire.

b) *Articulation des lèvres*. — Pour *ă̄* les lèvres sont ouvertes sans être ni tirées ni arrondies. Pour *ĕ̄* et *ĭ̄* l'ouverture des lèvres est amincie et tirée vers les coins de la bouche. Pour *ŏ̄* et *ŭ̄* elle est avancée et arrondie. Elle varie donc dans les mêmes conditions que l'articulation de la langue. Par suite le latin ne connaît pas les voyelles mixtes, c'est-à-dire formées avec l'articulation linguale de *ĭ̄* et de *ĕ̄* et l'articulation labiale de u et de *o*. L'*u* français n'existait que dans des mots empruntés du grec à partir de l'époque classique : *Pyrrhus*, mot qui avait été emprunté auparavant sous la forme *Burrus*. Quintilien dit, 12, 10, 27 : *Jucundissimam ex Graecis vocalem non habemus, ut in Ephyris*. Les Grecs, qui transcrivent souvent les mots latins lettre par lettre, ne transcrivent jamais *u* latin par y, mais par *ou*, *o*. D'autre part les Latins transcrivent υ du dorien par *u* et υ de l'attique par *ui*, *oe* : *quinorodum* = κυνόροδον, *goerus* = γῦρος. L'empereur Claude avait inventé le signe Ⱶ pour transcrire le son υ attique.

c) *Articulation du voile du palais*. — La cavité nasale restait généralement fermée par le voile pendant toute la durée des voyelles latines, sauf peut-être que dans les désinences en *-m* : *manum* la voyelle était probablement nasalisée (voir p. 35).

2° *Aspiration des voyelles.* Une voyelle précédée de *h* était prononcée avec souffle sans vibrations glottales dans sa première partie, donc comme en grec. Cette aspiration n'empêche pas une voyelle initiale de s'unir par synalèphe à une voyelle finale précédente ; ce qui montre qu'elle ne consistait pas en une articulation consonantique. Certains mots sont parfois écrits avec une *h* sans justification étymologique : *humerus, hūmidus, hūmor.*

3° *Quantité des voyelles.* — Comme le timbre, l'opposition relative à la quantité ou durée des voyelles latines était un trait absolument caractéristique. Selon Cicéron, les Latins y étaient tellement sensibles qu'au théâtre par exemple toute faute contre ce sentiment choquait vivement le public, même inculte ; et il dit même, *Or.* 50, 168 : *quod qui non sentiunt, quas aures habeant aut quid in his hominis simile sit, nescio.*

Il n'y avait que deux types de quantité, la longue et la brève. La longue était sentie comme deux fois plus longue que la brève. C'est le sentiment de ce rapport qui seul était stable, la durée absolue des voyelles dépendant naturellement de la rapidité du débit et de la nature de la voyelle. Les différences de quantité jouent un rôle de premier ordre dans l'évolution vocalique.

Il n'y avait pas de quantité intermédiaire. Une voyelle finale de mot pouvait seulement être comptée, en certains cas, soit comme longue soit comme brève. Voir ci-dessous.

B. — *Graphie des voyelles.*

Les Latins n'avaient pas dans leur alphabet de signes pour distinguer les voyelles au point de vue de la durée. Pour remédier à cette insuffisance, le poète Accius et des inscriptions datées d'environ 140 à 75 avant J.-Ch. ont redoublé *a, e, o, u* : *paastores, seedes.* Plus tard on ne rencontre plus ce procédé

que parfois pour *ū* au génitif singulier des noms en *u* : *manuus*, ou encore *passuum*. Les diphtongues *ei*, *ou* étant devenues *ī*, *ū*, vers 200, les signes *ei*, *ou* ont été souvent employés jusque vers l'époque impériale comme signes de *ī*, *ū* (1), quelle que fût l'origine de ces sons, *veiginti*, *cogendei*, *couraveront*, etc. L'apex (') a été longtemps employé, à l'occasion, pour distinguer les voyelles longues, sauf l'*ī*, pour lequel on employait parfois l'*i* longa. L'*u* avec apex désigne parfois le groupe *vu* : *serúm* = *servum*. Jusqu'à l'époque de Quintilien, *vu* s'est normalement écrit *vo* : *servos*.

Quelques inscriptions omettent la voyelle en certains cas et donnent par exemple à *b*, *d*, *c*, *k*, la valeur de *be*, *de*, *ce*, *ca* : *bne*, *dcimus*, *krus* = *cārus* ; *misc* = *miscē* ; *dedrot* (Pisaurum) = *dederont*. Usage confirmé par le grammairien Tér. Scaurus.

C'est par continuation d'un usage grec que l'aspiration est écrite *h*.

II. — Les Diphtongues.

La diphtongue n'est pas, comme la voyelle, la tenue d'un timbre, mais le mouvement continu (tension décroissant continuellement) d'un timbre initial marqué par la première voyelle de la diphtongue à un timbre final marqué par la seconde voyelle, sans que ni le point initial ni le point final soient maintenus. Comme le mouvement entre ces deux points extrêmes est l'essentiel, la diphtongue souvent ne commence ou ne finit pas exactement par la nuance précise qu'ont les voyelles composantes en dehors de la diphtongue. Ainsi lat. *ae* pouvait

---

(1) *ei* graphie de *ī* encore dans le *Monum. Ancyranum* : *emeriteis*, *quadrigeis*. — Graphies exceptionnelles fautives : *o* pour *u*, *e* pour *ĭ* : *erodita CIL.* I² 1214 ; *tempestatebos*, *hec ib.* 9 ; *aidiles ib.* 8. Quintilien, I, 4, 17 atteste *magester*.

se prononcer *äe*. En latin classique seuls sont courants : *ae, au*, tandis que *ai, oi, ei, eu, oe* sont rares : *seu, reiciō, foedus, major, ejus, hojus, cuyus. Ceu, seu, neu* ont sans doute *ē*.

De cette définition résulte que *yo, ya, ye*, où il y a un timbre maintenu quelque temps et précédé d'une consonne, ne sont pas des diphtongues. En dehors des cas tels que *maijor*, écrit *major*, le latin classique ne les connaît qu'en des prononciations anormales telles que *venyō, venya* = *veniō, venia*.

En ce qui concerne la fermeté de l'articulation vocalique, la moins ferme en latin est donc celle du timbre de la diphtongue, la plus ferme est celle de la voyelle longue ; la voyelle brève a aussi une articulation stable, mais moins ferme, moins tendue que la longue : pour qu'une voyelle longue maintienne son timbre, il faut évidemment une tension proportionnée à sa durée.

Graphie. — Les diphtongues *ai, ei, oi*, s'écrivent sans *ĭ* devant un *j* commençant la syllabe suivante : *major, ejus*. Ce *j* n'est pas écrit, sauf en quelques inscriptions. Cicéron écrivait *aiio, maiius*. Quelques inscriptions archaïques, très rares, p. ex. le *SC, de Bacch.*, distinguent *ei* de *ī* ; les archaïsmes *ai, oi* sont rares ; des textes officiels de l'empereur Claude emploient *ai* par affectation d'archaïsme.

III. — Les Consonnes.

A. — *Système formé par les consonnes latines.*

Elles consistent dans le bruit, de timbre varié peu net, que produit le souffle frottant, avec un bruit continu, contre les parois du canal buccal rétréci (sonantes et constrictives) ou s'échappant brusquement après ouverture du canal buccal préalablement fermé (occlusives). Elles sont sonores ou sourdes,

selon que le souffle est laryngé ou non : *y, w* ; *r, l* ; *m, n* ; *b, d, g, gu,* sont sonores ; *f, s, p, t, c, qu,* sont sourds (1).

1° *Sonantes consonnes* : *y, w*. Elles sont semblables aux voyelles *i, u* par le timbre et la région d'articulation, mais en diffèrent par une articulation plus molle et plus fermée : fr. *yeux, oui* ; lat. *jam, vīs*. En effet *et* + *jam* devient *etĭam, miluus* > *milvus ;* Οὐαλέριος Ἰούλεος sont les transcriptions grecques de *Valerius, Iūlius.*

2° *Constrictives.* Le latin en a très peu. Suivant le point où a lieu le rétrécissement, on distingue :

a) les *labiales* : *f*, d'abord bilabial, prononcé avec les deux lèvres comme quand on souffle une bougie (*im fronte CIL.* I² 1420), était labio-dental à l'époque classique. *Insvavissima littera,* selon Cic. *Or.* 158.

La bilabiale sonore correspondante, *ƀ*, était inconnue à l'époque classique, mais elle a tendu à remplacer *v* et *b* intervocaliques à partir de la fin du I[er] siècle après J.-Ch. C'est le *ƀ* espagnol actuel (écrit *v* ou *b*). D'où des confusions telles que *amabit* = *amavit.*

b) les *dentales* : la langue articule contre les dents. Dans cette catégorie de sons le latin classique ne connaissait que *s* sourde articulée contre les alvéoles ; il n'avait ni *s* sonore (*z* français), sauf en des mots empruntés au grec, ni le *th* anglais sourd ou sonore.

c) les *palatales* et les *vélaires* : le latin ne les connaît pas ; il n'a ni *ch, j* français de *cheval, jeune,* ni *ch, g* allemands de *Buch, selige.*

---

(1) L'opposition entre sourde et sonore se présente seulement dans les occlusives, où elle distingue les phonèmes *b p, g c, d t, gu qu* ; en certains groupements *r, l, m, n,* normalement sonores, devenaient sourds ; mais comme ces variétés étaient purement phonétiques et dépourvues de sens, elles ne constituaient pas des phonèmes propres.

d) les *vibrantes* : *r* et *l*. Le latin ne connaissait qu'une sorte d'*r*, l'*r* non grasseyée des Italiens et de l'ensemble des langues romanes, caractérisée par les vibrations de la pointe de la langue avancée vers les alvéoles. Voir le changement de *vortō* en *vertō* ci-dessous.

Le latin avait plusieurs sortes d'*l* : *l* était soit palatalisée, c'est-à-dire tendait à se mouiller, devant *ĭ* et quand elle était géminée : *alius, Metellus* ; soit vélarisée, c'est-à-dire prononcée en relevant le dos de la langue, lorsqu'elle était placée ou au commencement d'un mot ou à l'initiale d'une syllabe devant toute autre voyelle que *i* ou à la fin d'une syllabe quelconque : *lavō, clārus, volēns, silva, simul.* Comme ces variétés de *l* dépendent de sa position et n'affectent pas le sens, elles ne comptent pas comme des phonèmes distincts.

Rem. — En latin les lettres qui désignent ces constrictives ont des noms commençant par *e* : *ef, es, er, el* ; de même *em, en,* qui sont aussi des continues. Les Latins, à l'exemple des Grecs, appellent ces phonèmes des *semi-vocales.* Voir Priscien, I, 3, 7, 8.

3° *Occlusives.* Lorsque les occlusives sonores sont nasalisées, c'est-à-dire prononcées en laissant la cavité nasale ouverte pendant toute la durée de l'occlusive, elles deviennent des continues et changent de nom : *m* est la forme nasalisée de *b*, *n* celle de *d*, *ṅ* celle de *g*. Selon la région où se produit l'occlusion, on distingue :

a) les *labiales* : *b, p, m.* Occlusion produite par les deux lèvres.

b) les *dentales* : *d, t, n.* Occlusion produite par l'application de la pointe de la langue contre les dents. Les Latins prononçaient le *t* en appliquant la pointe de la langue contre les alvéoles, mais le *d* en abaissant légèrement la partie antérieure de la langue de telle sorte qu'elle s'appliquait à la fois contre les dents inférieures et les dents supérieures, complication qui devait affaiblir l'articulation du *d*.

c) les *palatales g, c, gu, qu, ṅ*. Occlusion produite par l'application du dos de la langue soit contre le milieu du palais lorsque la palatale *c, g* était suivie de *ĭ* (κικέρων est la transcription grecque de *Cicerō*) soit contre le voile du palais lorsqu'elle était suivie de *u*. L'articulation de la palatale devant *e, o, a* était intermédiaire entre ces extrêmes. Les palatales *qu* et *gu* étaient toujours articulées contre le voile du palais, c'est pourquoi on les appelle vélaires. Leur second élément consistait dans l'arrondissement des lèvres, comme pour *u* voyelle ; d'où le nom de labio-vélaires. — Encore au 5e s. ap. J.-Ch. bavarois *Kellmüntz* < *Coelius Mons, Kelsbach* < *Celeusum* attestent la prononciation *ke*. QUINTILIEN, I, 7, 10 : *C littera ad omnes vocales vim suam perfert.*

Les occlusives deviennent aspirées lorsqu'entre la dernière partie d'une occlusive et la voyelle suivante s'intercale un souffle. Les Latins n'ont connu que des aspirées sourdes et seulement à partir de la fin du 2e siècle environ dans des mots empruntés du grec *amphora*, etc. et dans quelques mots latins, par suite d'une mode passagère, dont Catulle se moque (84 *chommoda* pour *commoda*) : *lachrima, sepulchrum, pulcher, sulphur, triumphus, Cethegus, Otho, Gracchus, Carthago, Chloe*, etc.

Considérées dans leur ensemble, les consonnes formaient un système clair où l'emploi du son glottal et de la nasalisation avait sa place régulière dans chaque série d'occlusives. L'emploi du souffle (aspiration) y était irrégulier, parce qu'il était emprunté. Ni *f* ni *s* n'avaient de forme sonore ou aspirée. Le latin n'a pas de mi-occlusive, comme p. ex. italien *ci*. La nasale *ṅ*, due seulement à l'influence d'une gutturale suivante, n'a pas d'existence propre comme phonème. C'est pourquoi l'alphabet latin n'a pas de signe spécial pour ce son.

En vertu de leur nature, les consonnes latines ont différents degrés de *fermeté* : les plus fermes sont celles dont l'articulation est la plus simple et qui emploient tout l'effort articulatoire à un seul effet : *p, t, c*. Viennent ensuite les aspirées

sourdes *ph, th, ch,* où l'effort articulatoire doit produire une occlusion et un souffle ; les sonores *b, d, g,* où l'effort se divise pour produire une occlusion et les vibrations glottales ; dans *qu* et *gu* l'articulation de l'occlusion est affaiblie par celle de l'élément labial qui la suit. Les nasales *m, n, ṅ,* ayant une complication de plus que *b, d, g,* l'articulation du voile du palais, sont encore plus faibles que *b, d, g* ; c'est pourquoi elles se changent rarement en ces phonèmes.

B. — *Graphie des sons consonantiques.*

L'alphabet latin, issu de l'alphabet ancien de l'étrusque, issu lui-même d'un alphabet grec où x avait la valeur de lat. x, avait d'abord pour la série des palatales : *q,* employé devant *u* et quelquefois *o* et dans *qu* : *quis, pequnia* (*qu* est parfois remplacé par *cu* : *cuando*) ; *k,* devant *a* et quelquefois *e* (il est resté dans les abréviations : *K* = *Kaeso, Kal.* = *Kalendae*) ; enfin *C,* qui continue le <, Γ (gamma) grec, auquel les Étrusques avaient donné une valeur de sourde, et qui s'employait devant *e* et *i.* En latin archaïque, comme parfois *q* (*eqo* = *ego* CIL. I [2] 474), il a été employé en même temps pour désigner la sonore *g* (survivances : *C.* = *Gaius, Cn.* = *Gnaeus*) ; selon les Anciens, Sp. Carvilius Ruga (vers 250 av. J.-Ch.) fit avec le *C* un *G* (déjà attesté avant lui dans des inscriptions), qui fut réservé à la palatale sonore. Dans les mots empruntés au grec le latin remplaçait d'abord le *z* par *s* ou *ss* ; *massa* < μᾶζα, *tarpessīta* < τραπεζίτης ; depuis l'époque classique on écrit et l'on prononce à la grecque *Zephyrus, zona,* etc. Depuis Auguste, *z* et *y* sont ajoutés à l'alphabet latin, comme des éléments étrangers.

Le latin emploie le même signe (*i*) pour la consonne *y* que pour la voyelle *i,* le même signe (*v*) pour la consonne *w* que pour la voyelle *u.* A cette insuffisance souvent regrettée l'empereur Claude essaya, mais sans succès, de remédier en écrivant

pour *w* un Ⅎ (digamma renversé) Ⅎ*ixit* = *vixit*. En quelques inscriptions *j* consonne est écrit *j longa*. De plus, longtemps, *-uv-* s'est écrit *-v-* : *IVENIS* = *juvenis* ; de même *-ij-* s'est écrit *-i-* : *pius, fīō* = *pijus* ; *fīyō* ; *-ii-* n'a jamais été courant : *eiius*. On trouve encore *-ov-* pour *-uv-*, mais la graphie classique est *-vv-* : Fʟᴠᴠɪᴠs. Pour *-vu-* on a écrit d'abord soit *v* soit ordinairement *vo*, puis régulièrement ᴠᴠ à partir de Quintilien.

H, qui était nota aspirationis, a été quelquefois employé pour indiquer un hiatus entre voyelles : *ahēnus* < **ayesnos*, *prehendō* ; *incohāre* (*Mon. Ancyr.*), d'où, postclassique, *inchoāre*.

G a été employé quelquefois, p. ex. par Accius, pour noter *ṅ* devant palatale ; *agceps* (influence grecque).

Chapitre II.

LA SYLLABE
ET LES SONS CONSIDÉRÉS DANS LA SYLLABE

La description des sons à l'état isolé ne contient que les traits communs à toutes les positions, donc une abstraction. C'est seulement dans la syllabe qu'on peut observer certains traits des phonèmes tels qu'ils sont.

I. — Centre de Syllabe.

La syllabe en latin a toujours pour centre une voyelle ou une diphtongue. Elle commence avec le premier mouvement (explosif) qui prépare l'émission de la voyelle, elle s'achève avec le dernier mouvement qui précède la préparation de la voyelle suivante. Ainsi la chaîne du discours se divise en syllabes, mais sans qu'il y ait solution de continuité dans les groupes phonétiques.

II. — Coupe Syllabique.

A l'intérieur d'un groupe phonétique une consonne suivie d'une voyelle comprend : 1° une implosion, c'est-à-dire un mouvement occlusif qui ferme ou rétrécit, et la tenue de cette occlusion ou de ce rétrécissement, puis 2° une explosion, c'est-à-dire un mouvement qui ouvre brusquement le canal buccal fermé ou rétréci pour que la voyelle puisse être émise.

1° Une consonne simple intervocalique, par exemple *-t-* de *datus* ferme la voyelle précédente par son implosion et n'ouvre la voyelle suivante que par son explosion. Sa tension va en croissant, et son maximum dure jusqu'au moment de l'explosion.

Comme l'implosion d'une intervocalique dure peu et s'entend à peine, la consonne simple intervocalique semble appartenir tout entière à la voyelle suivante et forme syllabe avec elle : *da-tus* (toujours coupé ainsi en fin de ligne) ; c'est pourquoi la syllabe précédente est dite *ouverte*, tandis qu'elle est dite *fermée* lorsqu'elle se termine par une consonne : *dan-tis*. Entre la consonne initiale de syllabe et la voyelle peuvent s'intercaler en latin, *r*, *l*, *w*, purement explosifs : *pa-trem, dis-ci-plī-na, e-qvus*. Entre voyelles, p. ex. dans *juvenis, aijō*, les sonantes consonnes *w* et *y* ont leur articulation implosive-explosive entière. Ce sont des phonèmes complets, essentiellement différents du glissement articulatoire qui suit les voyelles *i*, *u*, suivies de voyelle, p. ex. dans *tria, genua* ; ce glissement est simplement la fin du mouvement qui achève la tenue de *i*, *u*.

2° Dans une consonne géminée intervocalique, p. ex. *-pp-* d'*Appius*, l'implosion qui ferme la voyelle précédente a une tension, non plus simplement croissante, mais croissante, puis décroissante, puis encore croissante, jusqu'au maximum qui appartient au moment de l'explosion. Par suite l'implosion devient sensible et la coupe syllabique est *Ap-pius, ges-sī, ter-ra*. Cette coupe est faite régulièrement pour aller à la ligne. De plus tous les grammairiens latins affirment que ces deux consonnes sont prononcées, p. ex. Marius Victorinus, 6, 9, 22 : *Ubi duarum consonantium sonus percutiet aures, ut in sabbatis, saccis* etc. — Quant à la graphie, la gémination est constante depuis environ 110 avant J.-C. ; elle est attestée avant Ennius, à qui les Anciens en attribuent l'invention. Le *sicilicus* ('), placé au-dessus d'une consonne en indique la gémination : *ośa* = *ossa*.

3° Un groupe intervocalique de deux consonnes occlusives, p. ex. *-ct-*, ou d'occlusive + constrictive, p. ex. *-ps-*, ou de constrictive + occlusive, p. ex. *-sp-*, comprend, comme une géminée, α) une implosion, celle de la première consonne

groupée, implosion croissante, puis décroissante, puis, pour la deuxième consonne, β) une nouvelle tension croissante (2e partie de l'implosion totale), qui aboutit à l'explosion. Comme la première consonne de ces groupes n'a pas d'explosion ou a une explosion peu sensible qui n'aboutit pas à une voyelle, le mouvement occlusif et la tenue du groupe appartiennent entièrement à la syllabe qui précède le groupe. Il faut donc (c'est la pratique normale des inscriptions qui séparent les syllabes) couper (1) *fac-tus* et non *fa-ctus, scrī-psī* et non *scrī-psī, as-per* et non *a-sper, ar-tus* et non *a-rtus.*

4° Lorsque deux voyelles sont en hiatus, la séparation syllabique est marquée par le fait qu'à la tension décroissante de la 1re voyelle succède la tension, d'abord croissante, de la 2e : *me-a.*

De la coupe syllabique dépend en partie la quantité de la syllabe.

III. — Quantité ou Durée des Syllabes.

Le latin oppose la syllabe longue à la syllabe brève. Quintilien, 4, 9, 61 : *Neque loqui possumus nisi e syllabis brevibus ac longis.*

L'élément explosif qui ouvre la syllabe, étant très bref (2), est négligé, et la quantité de la syllabe dépend seulement de la voyelle et des consonnes implosives qui éventuellement fermaient la syllabe et dont la durée équivalait sensiblement à celle d'une voyelle brève.

---

(1) Certains grammairiens anciens, se guidant d'après l'initiale de mot, attribuaient à l'initiale d'une syllabe intérieure tout groupe de consonnes qui se trouvait à l'initiale d'un mot latin ou grec et coupaient p. ex. *a-gre-stem, fa-ctus, a-xis, da-mnāre.* Règle purement graphique.

(2) Même quand il est composé d'occlusive + *r, l* : *du-pli-cis* = ◡◡× Quand une partie de l'implosion précédente appartenait à la syllabe, la durée de cette implosion n'était pas indifférente à celle-ci.

Une syllabe était brève quand elle était formée d'une voyelle brève non suivie de consonne implosive.

Elle était longue par *nature* (*nātūrā*, φύσει), quand la voyelle en était longue, ou par *position* (θέσει) quand la voyelle brève y était suivie d'une consonne implosive.

En d'autres termes une syllabe contenant une voyelle brève était brève, si elle était ouverte, et longue, si elle était fermée.

1° Plaute et Térence comptent toujours comme brèves les syllabes ayant voyelle brève placée devant *occlusive* + *r*, *l* : *patris*. Les poètes classiques, peut-être sous l'influence du grec, les comptent tantôt comme brèves (ouvertes), parfois comme longues (fermées). Dans la prononciation courante ces groupes fermaient-ils parfois la syllabe précédente ? Les langues romanes traitent la voyelle brève précédente comme ayant le timbre de brève ouverte : fr. *paupière* < *palpetra*, et pourtant l'accent sur la pénultième semble supposer que la syllabe était longue. Quintilien, 9, 4, 85, dit que ces groupes donnent parfois un temps à la syllabe précédente et (1, 5, 28) que cette syllabe, ainsi allongée, reçoit l'accent.

2° Le latin tendant, comme le grec et le sanscrit, à éviter une *série de plus de deux brèves*, qui affaiblirait le sentiment de l'opposition entre brèves et longues, des poètes dactyliques latins, à l'imitation des Grecs, se sont permis parfois de donner la valeur de –◡◡ à une série de ◡◡◡ par exemple Lucrèce *liquida* 4,1259 ; *fluida* 2,466 ; *fluidus est* 2,464 ; *glomere* 1,360, et même *liquor aquai* ◡◡◡ - - = - ◡◡ - - (1,453). *Cōnubiō* (Virg. *En.* 7,253, etc.), mais *cōnubia* - - ◡◡ (Virg. *En.* 9,600, etc. ; déjà Catulle), par allongement métrique.

3° Les Comiques latins, surtout dans les vers ïambiques ou trochaïques du dialogue, emploient au contraire facultativement et rarement comme équivalant à un demi-pied les deux premières syllabes (◡–) d'un polysyllabe commençant presque toujours par ◡ - -, tel que *voluptātem* ou, bien plus souvent, d'un

groupe phonétique équivalent tel que *quid estis*? On trouve cet emploi même plus d'une fois en certains vers, même à côté de la quantité normale, même dans un demi-pied principal, même à l'avant-dernier pied d'un vers. La syllabe longue ainsi employée a généralement une voyelle brève suivie d'une consonne implosive, mais aussi parfois de deux consonnes implosives (p. ex. *potest*), rarement elle a une voyelle longue ou une diphtongue : *pudīcitiam* Pl. *Amph.* 930, *Epid.* 406 ; *amīcitiam Merc.* 846 ; *verēcunda Amph.* 903 ; *cicātrīcēs Asin.* 552, moins rarement en des groupes tels que : *quis haec dixit* ◡-- × = ◡◡- ×.

Certains modernes ont expliqué cette pratique par l'influence de l'accent (1) supposé intense : une longue se serait abrégée quand elle est placée devant l'accent : *voluptátem.* Mais une longue accentuée est aussi traitée de même : *sequéstro* Pl. *Merc.* 738 ; *profécto Per.* 213 ; *senécta Most.* 217, *harúndō* (Pl. *Bacch.* 51) ; *simillumae* (*Asin.* 24) ; etc., et dans des groupes : *suo hóspiti Mil.* 136 ; *meum hóspitem Mil.* 555 ; *sed óptume Merc.* 329, *Most.* 410 ; *vel illae* (*Mil.* 59), etc. De plus la syllabe ainsi traitée peut être loin de l'accent : *cavillatiónes* Pl. *Stich.* 228 ; ou même séparée par un changement d'interlocuteur : Pl. *Merc.* 683.

Le fait que l'on traite ainsi même des syllabes à voyelle longue ou à diphtongue et des syllabes ayant deux consonnes implosives indique bien qu'il ne s'agit pas d'un abrégement véritable. Ces syllabes ont gardé partout ailleurs leur valeur de longues et ce traitement a disparu par la suite. Il ne faut donc pas l'identifier à celui des mots ïambiques, où il y a eu abrégement véritable et définitif, sauf réfection analogique : *ĕgō* > *ĕgŏ*.

Comme ce traitement est surtout appliqué aux vers ïambiques

(1) D'autres l'ont expliquée par une intensité attribuée à la première syllabe de chaque mot. Mais ce traitement est appliqué aussi à des groupes, tels que *sed optume.*

et trochaïques, comme il est déjà moins fréquent dans les vers bacchiaques des Comiques, comme il est assez rare dans les vers des Tragiques et très rare chez les poètes épiques, il semble commandé par des préoccupations littéraires. C'est dans les vers trochaïques et ïambiques du dialogue que les Comiques pouvaient avoir intérêt à éviter un mètre trop pur, trop régulier, trop éloigné du laisser-aller de la conversation. C'est aussi en ce but qu'ils y admettent une très grande liberté dans l'emploi des pieds dactyliques, anapestiques, procéleusmatiques qu'ils substituent au trochée et à l'ïambe. La syllabe à voyelle longue était plus différente de la syllabe brève que la syllabe fermée à voyelle brève ; c'est pourquoi il est très rare qu'elle soit substituée à une brève. Au contraire une deuxième syllabe fermée à voyelle brève pouvait ne pas paraître tout à fait d'une quantité nettement distincte de celle d'une syllabe brève initiale ou d'un monosyllabe, car la syllabe brève d'un monosyllabe ou initiale d'un mot latin est moins brève qu'une syllabe intérieure. De plus les mots ou groupes ainsi traités sont assez longs : 4 syllabes ou plus. Or la quantité est d'autant moins nette que le mot est plus long. Elle est encore moins nette dans les groupes formés de petits mots.

IV. — Valeur des Phonèmes dans la Syllabe.

1° *Valeur des voyelles et des diphtongues.* — Etant toujours centres de syllabe, ces phonèmes ne peuvent avoir différentes valeurs selon leur position dans la syllabe. Cependant une voyelle suivie de voyelle est en position faible : la tension décroissante de son articulation est facilement écourtée par la tension croissante nécessaire à l'attaque de la voyelle suivante.

2° *Valeur des consonnes.* — Les consonnes latines ne sont jamais centres de syllabe, comme *r, l, m, n,* en allemand : *Vater, edel, guten, Atem.*

Les consonnes, en latin comme en toute langue, ont une

valeur essentiellement différente, selon qu'elles ouvrent ou ferment la syllabe. Les consonnes ouvrantes ou explosives ont, de par leur définition, un élément fort qui est l'explosion : immédiatement avant l'explosion les muscles se tendent plus énergiquement pour faire équilibre à la pression plus forte du souffle expiratoire : *t* de *lā-tus, fac-tus.*

a) Une explosive est dans la position la plus forte, lorsqu'elle est précédée d'une implosion forte c'est-à-dire soit du premier élément d'une géminée soit d'une consonne implosive : *At-tius, fac-tus.* En effet la force de cette implosion assure la force de l'explosion et protège celle-ci contre l'influence ouvrante des voyelles.

b) Une consonne intervocalique telle que *t* dans *lā-tus* a encore une explosion assez forte, mais, ayant une implosion faible, elle peut être ouverte par l'influence des voyelles voisines.

c) Toute consonne implosive c'est-à-dire fermant la syllabe est faible : *c* de *fac-tus.*

d) Lorsque la syllabe est fermée par une groupe de deux consonnes : *arc-tus, sculp-tus,* c'est la dernière de ce groupe qui est la plus faible, parce qu'elle est placée au point où l'effort d'articulation est le plus faible, et qu'elle est gênée dans son implosion par la consonne précédente. Lorsque la dernière du groupe est *s,* celle-ci a plus de résistance, parce que sa tenue coïncide avec l'explosion rapide de la première consonne du groupe implosif et avec l'implosion rapide de la consonne explosive suivante : *decs-ter.*

En latin une syllabe non finale de mot n'est jamais terminée par plus de deux consonnes, et ces consonnes ne sont jamais deux occlusives ou deux sonantes ou deux constrictives.

N. B. — Ne pas confondre la valeur provenant de la structure syllabique avec celle qui provient de la nature des consonnes.

Chapitre III.

LES SONS CONSIDÉRÉS DANS LE MOT

Le mot n'est pas, comme le phonème isolé ou la syllabe, une unité purement phonétique, mais sa définition contient des éléments morphologiques et syntaxiques. Du fait que des phonèmes et des syllabes appartiennent à un mot, résultent les effets suivants en latin.

1° *Durée des voyelles dans un mot.* — C'est un fait général que dans un mot les voyelles sont d'autant plus brèves dans les syllabes subordonnées que ces syllabes sont plus nombreuses. En latin dans les monosyllabes les voyelles avaient la durée la plus considérable. Dans un polysyllabe les syllabes étaient subordonnées non à la syllabe accentuée, mais à la syllabe initiale du mot. (1). L'histoire des voyelles en syllabe non initiale ne se comprend que si l'on suppose que, toutes choses égales d'ailleurs, *une voyelle en syllabe intérieure était plus brève que dans une syllabe initiale.* Certains faits indiquent que l'abrégement des voyelles était encore plus avancé en syllabe finale qu'en syllabe intérieure.

2° *Valeur des phonèmes.* — Les consonnes et les voyelles avaient leur plus grande netteté dans les monosyllabes. Dans les polysyllabes leur valeur, dépendant de leur durée, était encore moindre en syllabe finale qu'en syllabe intérieure : c'est ce qu'atteste le traitement des finales de mot. Une consonne initiale de mot a une tension croissante, donc une position très

---

(1) Un indice de ce caractère est que l'*allitération*, aimée de Plaute, etc., affecte seulement la première syllabe du mot et non, comme la rime, la dernière syllabe.

forte ; une consonne finale de mot a une tension décroissante, donc une position très faible.

3° *Accent.* — Dans les mots non monosyllabiques qui exprimaient un concept indépendant, les voyelles n'étaient pas toutes prononcées à la même hauteur ; il y en avait une, une seule, qui s'opposait aux autres par son élévation. L'accent latin consistait non, comme le prétentent certains linguistes modernes en vertu de raisonnements sans rigueur, dans un renforcement, mais, selon Varron, Cicéron (2) et les grammairiens latins, dans une élévation de la voix à une hauteur caractérisée : toute la métrique latine et l'évolution phonétique du latin postulent un accent dépourvu d'intensité. De même les mélodies ambrosiennes et grégoriennes tendent à donner une hauteur dominante à la syllabe tonique, mais non une intensité ou une durée spéciales.

a) L'accent ne frappait jamais la syllabe finale, sauf, à l'époque classique, dans des mots, qui avaient perdu leur finale véritable : *illīc* < *illīce*. Il frappait la pénultième, si elle était longue ; l'antépénultième, si la pénultième était brève : *animâlis*, mais *ánimal*.

b) Une syllabe non accentuée était dite grave. Une syllabe accentuée était aiguë ou circonflexe.

L'accent aigu ('), simple élévation de la voix, frappe la voyelle de la syllabe pénultième, si elle est longue ou initiale de mot : *confīdō, fídēs* ; sinon, il frappe l'antépénultième :

---

(2) Cic. *Or.* 18, 58 : Natura, quasi modularetur hominum orationem, in omni verbo posuit acutam vocem. — *Ibid.* 17, 57 : Est in dicendo quidam cantus obscurior. — Ni Cicéron, ni Quintilien ni aucun grammairien latin ne connaissent l'accent secondaire que certains modernes ajoutent à l'accent normal : *ómnibùs*. Même en un cas tel que *hominemque* ils ne connaissent qu'un accent.

ánimal, animālī, et la brève d'un monosyllabe : *nóx, fác*. Selon VARRON, *K.* IV, 532, il élève la longue seulement dans sa seconde moitié, si la syllabe finale est longue : *mātrī* = *maátrī*.

L'accent circonflexe consiste en un mouvement continu d'élévation, puis d'abaissement de la voix sur une voyelle longue. Il frappe la pénultième seulement si elle est suivie d'une syllabe brève : *animâlis* ; même si cette finale brève a disparu : *adhûc, istîc, tantôn*. Il frappe aussi la voyelle longue d'un monosyllabe : *vîs*.

Lorsqu'un mot de valeur secondaire : relatif, préposition, conjonction était cité comme mot, il prenait une valeur indépendante et s'accentuait de l'aigu sur la finale : *illud ubí* « le mot *ubi* ».

Rem. — Les mots grecs s'accentuaient à la grecque, lorsqu'ils gardaient leur désinence grecque : *Lydían* mais *Lý'diam*. Cette différence n'affectait que la place de l'accent, car la nature de l'accent est le dernier élément qui subisse une influence étrangère ; les mots d'emprunt sont prononcés avec le même accent que les mots indigènes.

4° *Graphie*. — Dans les inscriptions, les mots sont séparés par des points. Parfois ces points séparent même le 1er terme d'un composé : *pro-fligatus, praeter-missus* dans les *Res gestae divi Augusti*. En revanche ils sont parfois omis entre un substantif et sa préposition, qui forment en effet une unité phonétique ensemble.

Chapitre IV

LES PHONÈMES CONSIDÉRÉS DANS LA PHRASE

Une phrase consiste à exprimer une affirmation totale au moyen de mots. Le fait que des mots font partie d'une phrase a des conséquences pour l'accentuation et la liaison des phonèmes.

1° Un petit nombre de mots, surtout des mots dépourvus de sens indépendant, n'ont pas de syllabe accentuée ; les uns sont toujours postposés à un autre mot, ordinairement au premier de la phrase ou proposition : les formes du présent indicatif de *esse* employées comme copules ; *bonus est, laudatus sum* ; les indéfinis *quis, quando, cubi,* certaines conjonctions coordinatives : *autem, enim*. Les autres tendent à commencer la phrase ou proposition : des conjonctions coordinatives : *et, aut, sed,* etc. ; les conjonctions de subordination : *cum, ut*... ; les relatifs : *quī, quālis, quantus, quot*... Postposés, ces relatifs et conjonctions s'accentuaient selon les règles des noms. — Les pronoms personnels, qui étaient toujours accentués au nominatif, étaient tantôt accentués tantôt atones aux autres cas.

2° Quelques mots seulement sont *enclitiques*, c'est-à-dire s'ajoutent au mot précédent avec lequel ils forment une unité phonétique : dépourvus d'accent, ils exigent que le mot auquel ils s'appuient soit accentué sur sa dernière syllabe, longue ou brève ; *-ne, -que, -ve* : *vidêsne, tantône, bonáque,* même si *l'e* final de l'enclitique a disparu : *tantôn* (v. p. 26).

Il n'y a pas d'autre enclitique attesté avec certitude. *Quis* est-il enclitique ou deuxième élément de juxtaposé dans *sī quis, numquis*?

3° Enfin les prépositions formaient une unité phonétique avec le mot suivant, mais ne pouvaient recevoir l'accent, même au cas où les règles ordinaires de l'accentuation l'auraient exigé : *ad fórum*, non *ád fŏrum*. C'est ce qui distingue cette unité phonétique d'un vrai composé tel que *ádĕō, áffătim, áffŏre*, où *ad* est accentué. Cf. *dē nóvō*, mais *dénuō, cum mánū*, mais *cóminus*.

Postposées au substantif qu'elles affectent, les prépositions étaient accentuées : *virtūtem própter*, à moins qu'elles ne fussent suivies d'un déterminant du substantif : *virtūtem propter imperātōris*.

Les prépositions étaient, naturellement, accentuées, lorsqu'elles étaient employées comme adverbes.

4° *Hiatus* et *Synalèphe*, etc. v. p. 53 et 54.

5° *Graphie*. — La fin des propositions est souvent marquée dans les inscriptions par des commas en forme de 7, 3, /.

DEUXIÈME PARTIE

ÉVOLUTION
DE LA PRONONCIATION LATINE
DÉFINITION ET DIVISION

1° Un *changement phonétique* existe lorsque, entre deux moments successifs d'une même langue, la prononciation s'est altérée dans tous les mots qui présentent une même particularité phonétique. L'altération phonétique des mots n'est que l'indice de l'altération qui s'est produite dans les processus mentaux ou types correspondant aux articulations chez les sujets parlants.

Ces altérations nous sont révélées par la *comparaison des formes des mots*. Si l'on compare certaines formes du latin classique avec d'autres du même âge, on constate déjà certains changements : la comparaison d'*inimīcus* avec *amicus*, d'*effringō* avec *frangō* montre que dans ces mots *ă* s'est altéré en *ĭ*. La comparaison de certaines formes classiques avec leurs correspondants attestés à une époque plus ancienne révèle à son tour d'autres altérations. Enfin un grand nombre d'altérations ne sont révélées que par la comparaison de formes latines avec leurs correspondances dans les autres dialectes issus de la même langue italique : l'osque et l'ombrien, ou dans les langues issues, comme l'italique, de la langue dite indo-européenne : le hittite, l'indo-iranien, le slave, le letton, le lithuanien, l'ar-

ménien, le tokharien ou koutchéen, le grec, l'albanais, le germanique, le celtique.

L'ensemble des innovations ainsi déterminées constitue l'évolution de la phonétique latine. Quelques-unes seulement ont des dates approximatives connues ; beaucoup ne peuvent être datées que relativement à d'autres innovations ; enfin toutes celles qui, comme les effets de la métathèse, tiennent à des causes permanentes, ont pu se produire à toute époque.

2° Nous rangeons les faits de cette évolution d'après les degrés de valeur qui appartiennent aux phonèmes selon leur position dans la syllabe et le mot, parce qu'en latin cette classification montre le mieux ce qui dans les conservations et dans les innovations est dû, au moins en grande partie, aux caractères bien connus du système phonétique latin. Ce qui n'y est pas dû aux différences de valeur de position ou de nature provient nécessairement de causes étrangères au système phonétique de la langue et qui, malheureusement, sont en général inconnues.

3° Les innovations phonétiques doivent être bien distinguées des *innovations morphologiques*. Les mots qui, de par leur sens ou leur forme, sont moins bien adaptés à leur fin linguistique, subissent l'influence de mots plus heureux qui, par la forme ou le sens, leur sont apparentés. Sous cette influence ils se modifient ou sont remplacés.

Première Section.

ÉVOLUTION DES CONSONNES

Chapitre Ier.

LES CONSONNES CONSIDÉRÉES DANS L'UNITÉ DE LA SYLLABE

1° Les consonnes explosives ou initiales de syllabe.

A. *Explosive unique.*

1° *Consonne unique initiale de mot.* Etant en position très forte, cette consonne ne change pas, sauf en des cas où l'articulation est faible : les schwa (ə) qui s'amuissent (*ante* < * $ə_1$*en-* : hitt. *hanti* ; ou compliquée : les aspirées, le *g^w et *d* (v. p. 14, 3° b).

Pater : πατήρ ; *balbus* : βάρβαρος ; *tendere* : τείνω ; *dīcō* : δείκνυμι ; *centum* : skr. *çatám* ; *gena* : γένυς ; *quis* : τις ; *serpō* : ἕρπω ; *juvenis* ; *vir* ; *māter* ; *novus* : νέος ; *linquō* : λείπω ; *rēx* ; *vorāre* : βορά (1).

Les occlusives aspirées sonores indo-européennes deviennent en latin des spirantes sourdes, le souffle de l'aspiration sonore i.-e. ayant desserré l'occlusion qui le précédait et étant devenu sourd. Toutes deviennent *f-*, même i.-e. *gh-* devant *u* ; mais

(1) *bōs* : skr. *gaúḥ*, βοῦς, semble donc dialectal. Ou est-ce l'effet d'une dissimilation pour éviter *v-* devant *-ov-* : *bovis* ? Voir p. 57. — *Gurguliō* semble continuer une forme redoublée de * g^w *or-* : *vorāre*.

ailleurs *gh-* > *h-*, qui aboutit à n'être que le signe de l'aspiration de la voyelle.

* *bh-* > *f-* : *fārī* : φᾱμι.

* *dh-* > *f-* : *fūmus* : skr. *dhūmaḥ*.

* *g^w^h-* > *f-* : *formus* : θερμός, all. *warm.* ; *of-fendō* : θείνω.

* *ghu-* > *fu-* : *fundō* : κέ-χυ-μαι ; *figūra* continue * *-ghu-*.

Mais * *gh-* > *h-* devant toute autre voyelle que *u* : *hiems* : χιών ; *hesternus* : all. *gestern* ; *humus* (issu de * *hom-os*) : χαμαί.

Doublets dialectaux avec *f-* = lat. *h-* : *fostis* = lat. *hostis* ; *folus* = *holus* ; avec *h-* = lat. *f-* : *hebris* = *febris*. La campagne négligeait *h-* : *edus, olus,* d'où à Rome : *(h)arēna, anser* (< * *hanser* : χήν) — Un *d-* parfois alterne avec *l-* : *lacrima* : v. lat. *dacruma* ; *lingua* : v. lat. *dingua* ; *lautia* : v. lat. *dautia* (cf. *olēre* : *odor*).

2° *Consonne unique initiale de syllabe intérieure, postimplosive* (c'est-à-dire placée après une consonne finale de syllabe précédente). — Cette position étant encore très forte, les seuls changements constatés sont ceux de la position à l'initiale de mot, par exemple *g^w^* > *v* : *torvus* : ταρϐός, skr. *tárjati* « il effraie », et de plus :

a) quelques cas d'assimilation d'une explosive (initiale de syllabe) de nature faible à une implosive (finale de syllabe) de nature plus forte, toutes deux s'articulant d'abord au même point :

-ld- > *-ll-* : *pellō* < * *peldō* (cf. *pulsus* issu de * *peld-tos*) ; *percellō* : *perculsus*.

-ln- > *-ll-* : *collis* : κολωνός ; *tollō* < * *t̥l-nō*. — Sur *vulnus* < * *welsnos*, voir page 53.

-rs-, -ls- > *-rz-, -lz-* > *-rr-, -ll-* : *ferre, velle* (cf. *es-se*). Mais *-s-* reste après *r, l* groupées : *arsī, torsī, mulsī* < * *ars-sī*, * *torcsī*, * *mulcsī*.

b) A l'intérieur du mot les aspirées i.-e. se rencontraient surtout après les implosives *r, l*, nasale ; *bh, dh* sont continués par l'occlusive sonore *b* (1) ; mais i.-e. * *-ngh-, -ṅg^w h-*, ayant deux occlusives buccales qui s'articulaient au même point, la sonante implosive a maintenu la sonorité et le point d'articulation de la consonne suivante : * *-ṅgh-* > *-ṅg-* et * *-ṅg^w h-* > *-ṅgu-* :

orbus : ὀρφανός ; *umbilīcus* : ὀμφαλός, all. mod. *Nabel* ; *verbum* < * *wer-dhom* : got. *waúrd* « mot, Wort » ; *albus* : ἀλφός, ombr. *alfer* « albis » ; *angō* : ἄγχω ; *lingō* : all. *lecken*, λείχω ; *ninguit* : νείφει.

Infula semble composé ou dialectal ; *infimus, inferī, infra* sont des composés.

c) De même *-ṅg^w-* : la première occlusive buccale (*ṅ*) maintient l'occlusion de la seconde (*g^w*) : *inguen* < **n̥g^wen* : ἀδήν ; *unguen* : skr. *añjis* « onguent ».

Rem. — C'est d'une prononciation dialectale que viennent des formes où *nd* > *nn, mb* > *mm* : *grunnīre* pour *grundīre*, *commūrere* pour *combūrere*.

3° *Consonne unique explosive intervocalique.* Cette position étant encore forte, les consonnes intervocaliques de nature simple et forte, c'est-à-dire les occlusives non aspirées, même les

---

(1) On ne sait pas comment s'est produit ce *b* ; on peut imaginer que l'aspiration sonore i.-e. a disparu et qu'en certains cas le *d* faible, dans la période où *dh* se transformait, est devenu *b*, ou que la continuation des aspirées i.-e. a été d'abord la même qu'à l'initiale de mot et que la sifflante sourde ainsi produite est devenue en latin *b, d*. — Le groupe *-ndh-* donnerait sans doute *-nd-*, mais il n'y en a pas d'exemple assuré. On rapporte à la racine * *dhē-* (τίθημι) *condere, inditus, crēdere, perdere*, mais on peut aussi les rattacher à la racine * *dō-*, dont le sens est proche : *circumdare, pessumdare* (= *perdere*) ; *sacerdōs*, celui qui consacre ou rend sacré = qui *sacrum dat* ou *reddit* ou *facit*.

sonores et les nasales, s'y maintiennent : *supīnus ; amātus, sūdor, amīca, agō, aqua, liquidus.* De même les vibrantes : *arātrum* : ἄροτρον, *volō.* Les sourdes intervocaliques ne sont jamais sonorisées, même en bas-latin, sauf *-s-*.

a) Les changements constatés dans les positions plus fortes précédentes se constatent ici à plus forte raison :

-g^{w}*- > -v- : nivis < * nig*^{w}*es < * nig*^{w} *h- : ninguit.*

b) Les aspirées sonores i.-e. intervocaliques * *-bh-*, * *-dh-* sont continuées par *-b-*, comme après une consonne implosive (v. 2°), mais *-dh-* l'est par *-d-* sous l'action dissimilatrice d'une labiale initiale : *ibi* (*alibi*) : ombrien *ife* « ibi », ἰθα-γενής « indigène » ; *ūber* : οὖθαρ ; *līber* ; ἐλευθερός ; *jubeō* (cf. *jussī* < * *yudh-sai*) ; mais *fīdō* : πείθομαι ; *medius* : skr. *mádhyaḥ* ; *dīvidō* : *vidua* : skr. *vidhávā* ; *sodālis* < * *swedh-* : ἔθος, *svēscō* (1).

L'influence des voyelles en contact avec l'aspirée explosive intervocalique a produit les effets suivants :

* *-gh-* devient *-g-* seulement devant *u*, l'articulation vélaire du *g* étant maintenue par celle de l'*u* suivant : *ligurriō* : λείχω ; *figūra* : *fingō*, τεῖχος « mur façonné en terre ».

* *-gh- > -h-* partout ailleurs et disparaît entre voyelles de même timbre : *nēmō < * ne-hemō, nīl < nihil, bīmus < * bi-himos* ; mais *vehō* : ὀχέομαι. Dans *vehemēns* l'*h* est-elle purement graphique ?

* *-g*^{w}*h- > -v- : nivis : ninguit,* νείφει.

En latin *-f-* intervocalique n'est donc pas ici une correspondance normale : *rūfus, sīfilāre, scrōfa, tōfus* sont des mots dialectaux ; *fefellī* a une *-f-* qui est une semi-initiale.

c) L'influence des voyelles environnantes a sonorisé *-s-* intervocalique, comme en osque : *ez-um < es-om* « esse » ; puis ce

---

(1) A ces exemples on pourrait opposer l'étymologie *aedes* < * *aidh-* : αἴθω ; mais la vraisemblance en est faible.

-*z*- est devenu -*r*- vers 350 avant J.-Ch. : *generis* < **genez-es* < **genes-es* : *genus* < **genos* ; *flōrēs* : *flōs* ; *agere* < **ageze* < **age-se* : *es-se* ; *dirimō* < **dis-emō*; *diribeō* < **dis-habeō*; *heri* < **ghesi* : *hesternus* ; *quaerō* : *quaestiō* ; *queror* : *questus* ; *maeror* : *maestus* ; *era* < v. lat. *esa* ; *aurum* : sabin *ausum*.

Casa, rosa, asinus, quasillum sont empruntés.

d) L'influence ouvrante des voyelles a fait disparaître -*y*- intervocalique (1), sauf après *ī̆* du moins en syllabe initiale, et en toute syllabe après diphtongue en *i* : *fīō* = *fījō* < **bhwī-yō* : le maintien de l'ī montre qu'en *fīō* un -*j*- le séparait de la voyelle suivante ; *pius* = *pijus*, orthographe de Cicéron. Mais *aureus* < *-*eyos*. En syllabe non initiale il y avait hésitation : *illī̆us*. — Après diphtongue en *i* : *eijus, huijus, Pompeijus, aijō* ; on prononçait aussi *e-jus, hu-jus, cu-jus* (comme hom. ποῖος = — ⏑ ou ⏑⏑).

e) La même influence a fait disparaître -*v*- intervocalique en certains cas. Il s'est toujours maintenu α) après *ŭ* et *ū* de syllabe initiale : *juvenis, ūva, ūvidus* ; β) devant voyelle longue : *dīvī* (gén. de *dīvus*), *dīvīnus, sevērus, avārus* ; γ) devant voyelle brève en hiatus : *fovea, cavea, exuviae, illuviēs, diluvium* ; δ) devant une brève appartenant à la fin du mot : *papāver, cadāver, dīves, laudāvit* (devenu seulement en latin pré-roman *laudaut*, d'où italien *lodò*).

Il est tombé en syllabe intérieure devant *u* (v. p. 44) et devant une voyelle brève + *r, t, n, l*, c'est-à-dire devant les consonnes articulées avec la pointe de la langue contre les dents supérieures : v. lat. *prōsus, prōsa* < **pro-vorsa* ; *deorsum* < * *dē-vorsum* ; *quorsum* < *quōvorsum* ; *Mārtis* < *Māvortis* ; *nōlim, nōllem, nōlam* < *ne-velim, ne-vellem, ne-volam* ; *contiō* < *co-ventio* (Senatus cons. de Bacch.) ; *nōnus* < **novenos*,

(1) Quant aux cas tels que *aijīs* > *ais*, voir page 45.

nōnāgintā : *novem* ; *dītis* < *dĭvitis, dītior* < *dīvitior* ; *dītiae* rare et archaïque : *dīvitiae*. Peut-être *ātrium* < * $ə_2$*ew-et-r-* : αὐλή, ἰαύω.

Formes du parfait : *nōstī* n'est pas issu de *nōvistī,* mais est primitif (v. Juret, *Formation des noms,* p. 117) ; de même *mōsti* à côté de *mōvistī,* et analogues. *Lāvistī, cāvistī, fōvistī* ne perdent jamais le *-v-* intervocalique sans doute par influence de *lavō,* etc. Quant à *laudārunt, flērunt, nōrunt, laudārō, laudāram, laudāssem, laudāstī,* etc., on doit les considérer non comme la continuation de *laudavĕrunt,* etc. ; mais plutôt comme plus anciens que *laudaverunt,* etc.

Rem. — Le *d* latin, n'étant pas prononcé avec la pointe de la langue, n'avait aucune influence sur le *-v-* précédent (voir p. 14) : *pavidus* ; *nūdus* <* *novedos* <* *nog*^{w}*edos* : got. *naqaþs.*

f) La même influence a aussi ouvert le *-b-* intervocalique latin en *-ƀ-* (spirante bilabiale conservée en espagnol), mais seulement vers le commencement du 2e siècle après J.-Ch. : *habēre* > *haƀēre,* d'où fr. *avoir,* mais *bonum* > fr. *bon.* A la même époque *v* non initial de mot est devenu aussi *-ƀ-*. D'où la confusion de ces deux sons, sauf au commencement d'un mot. De là aussi l'incertitude de la graphie postclassique : *devebet* = *dēbēbit, amabit* = *amavit* parfait.

g) Tout *ə* intervocalique a disparu : *flĕō* < *-e*$ə_1$ *ō*.

B. *Groupes de consonnes explosives.*

Le latin avait hérité de l'indo-européen beaucoup de groupes explosifs compliqués ; il n'est pas sûr qu'il ait continué des mots ayant commencé, comme en grec, par *kt, pt,* groupes difficiles à cause de l'égalité d'aperture des deux occlusives et de la forte réduction imposée aux éléments du groupe explosif. Ni non plus des mots ayant aussi, comme en grec, commencé par *ks, ps,* groupes où l'*s* gêne beaucoup l'explosion de l'occlusive. En tout cas si l'un ou l'autre de ces mots a été continué,

c'est en perdant le premier élément du groupe, comme en quelques mots d'emprunt : *tisana* <πτισάνη, *salmus* <ψαλμός.

1° En revanche il a conservé intacts les groupes explosifs *sp*, *st*, *sk*, suivis ou non de *r*, *l*, où l'*s* est un peu écourtée, mais où l'explosion de l'occlusive n'est pas gênée et est de nature forte : *spērāre*, *stēlla*, *scāla*, *stringere*, *splendor*, etc. — Les inscriptions, à partir de 150 environ après J.-Chr., écrivent parfois un *i* devant ces groupes initiaux. Cette brève, née sans doute dans la phrase après consonne, est continuée dans les langues romanes : *écrire* <*scrībere*, *esprit* <*spīritus*.

2° Les autres groupes explosifs primitifs, non intervocaliques ou intervocaliques, affaiblis par la complication de leur mouvement explosif, se sont souvent modifiés de façon à se simplifier et à s'alléger. Divers procédés ont conduit à ce résultat (en ces groupes les aspirées présentent les mêmes différences de traitement à l'initiale et à l'intérieur du mot que ci-dessus p. 34, 35 et s.).

a) L'*amuissement* de l'élément le plus faible du groupe :

α) **wl-* > *l-*, * *wr-* > *r-* ; *w*, de nature faible, était gêné par l'articulation forte de *l*, *r* : *lāna* <**wleə$_2$nə$_2$* : skr. *ūrnā*, *rādīx* > **wreə$_2$d-* ; got. *waurds* ; *lepōs*, *lepidus* <* *wl-ep-* : *volup*.

β) *-*pw-* > *-p-* : *operiō* <**op-wer-yō*, incertain :

bhw-* > *f-*, mais *-*bhw-* > *-b-* : *fīō* <bhwī-yō* : φύομαι ; *fore* <**fve-ze* <**bhwe-si* ; mais *amā-bō*, *amā-bam* <**bhwō*, * *bhwām*.

**ghw-* > *f-*, mais *-*ghw-* > *-v-* ; *ferus* : θήρ, lit. *žvėris*. Mais *brevis* : βραχύς ; *levis* : ἐλαχύς. Cf. *g^{w}h-* et *-g^{w}h-*.

kw* > *k-* peut-être dans *dulcis* <dulkw-is* : γλυκύς. Mais *inciens* : enceinte continue i.-e. **ə$_1$en-k-iy-* : *onus*, ὄγκος.

lat. *dv-* (qui peut continuer *du-*) > *b-*, mais * *-dv-* > *-v-* ; *bis* <**dvis*, cf. *duo* ; *bes* « deux tiers d'as » <**du-assis* ;

bonus < v. lat. *dvonos* < v. lat. *dvenos* ; *bellus* < * *dvenlos* : *svādeō*, mais *svāvis* < * *swādwis* : ἡδύς < * *swādús*.

* *dhw-* > *f-* : *forēs* < * *dhwor-* : θύρα, v. sl. *dvorŭ* « cour ».

* *-tw-* > *-tu-* : *quattuor* < * k^{wo}*twor*. Donc *paries* ne peut continuer * *twor-*.

* *-sw-* > *-ru-* : *furvus* < * *fus-vos* : *fus-cus*.

* *sw-* > *s-* devant *ō*, mais se maintient devant *ā* : *svāvis*, mais *sōpiō* < **swōp-yō* ; skr. *svāpáyati* ; * *swe-* > * *swo-* > *so-* : *soror* < * *svezōr* < * *swesōr* ; *socer* < * *swek-* : vha. *swehur* ; *sodālis* < * *swedh-* : ἔθος.

γ) * *dy-* > *j-*, * *-dy-* > *-ij-* ; de même * *-gy-* et * *-wy-* > *-ij-* (* *gy-*, *wy-* ne sont pas attestés) ; *Jovis* < v. lat. *Diovis* ; *peijor* < * *ped-yōs*, cf. *pessimus* < * *ped-se-mos* ; *maijor* < * *mag-yōs*, *aijō* < * *ag-yō* ; *dījus* < * *diw-yos*.

δ) * *sl-* > *l-* : *līra* < * *sl-ei-* : *sulcus* ; *lūbricus* : got. *sliupan* « glisser » ; mais *-sl-* postconsonantique > *-ll-* : *pullus* < * *pus-slos* < * *put-slos* (v. p. 54).

* *tl-* > *l-* : *lātus* < * *tlātos* : τλᾱτός, cf. *tollō*. Sur *-tl-* v. page 41.

* *stl-* > *sl-* > *l-* : *līs* < *slīs* < *stlīs*, toutes formes attestées ; *pīlum* « mortier » < * *pinstlom*. Sur *pistillum*, diminutif de *pīlum*, voir p. 43.

ε) * *dhr* > *fr-*, *-br-* : *rubrī* : ἐρυθρός ; * *-dhl-* > *-bl-* : *stabulum*.

* *ghr-* > *gr-* : *gradior* : got. *grid* « gradum » ;[1] peu vraisemblable.

* *-*g^w*hr-* > *-br-* (dial. *-fr-*) : Lanuvium *nebrundinēs* «reins» : *nefrōnēs* à Préneste : νεφροί. A Rome ce mot était remplacé

---

(1) Comparer les cas où * *dh* c'est-à-dire *d* rendu instable par l'aspiration devient *f-* et *-b-*. Si *mollis* continue * *moldvis*, *-ld-* > *ll-* est plus ancien que *dv* > *b*. Mais * *moldis* est plus probable.

par *rēnēs*. — *ēbrius* < * *ēg*^{w}*hr-* : hitt. *ēku-* « boire », tokh. *jokə* « il boit ».

* *g*^{w}*r-*, * *g*^{w}*l-*, * *k*^{w}*r-* > *gr-*, *gl-*, *cr-* : *gravis* : βαρύς < * *g*^{wo}*rus*; *glāns* : βάλανος ; *cruor* : skr. *kraviḥ* « viande crue », κρέ(F)ας.

-* *twr-* > * *-drw-* > *-dr-* (1) : *quadrāgintā, quadrupēs, quadrīga* : *quattuor*.

ζ) *gn-* > *n-* : *nōscō* : γιγνώσκω ; *nātus* : *gignō*. De même * *kn-* > *n-* : *nīdor* : κνῖσα. A l'intérieur du mot *-gn-* est implosivo-explosif. *Gnātus* est une forme archaïque conservée chez les auteurs archaïques au sens de « fils ».

sn- > *n-* : *nūbō* (cf. *cōnubium* < * *co-snubi-om*) ; *nurus* : skr. *snuṣā*, v. h. all. *snur*. De même *-sn-* post-consonantique : *penna* < * *pes-sna* < * *pet-sna* ; *alnus, vulnus* < *-lsn-* : lit. *elksnis*.

η) Tout *ə* initial s'amuït devant consonne : *līber* < * $ə_1$*l-*.

b) *La différenciation.*

Quand deux consonnes explosives d'un groupe présentent un même élément d'articulation, cet élément tend à être remplacé dans la première par une articulation voisine, mais différente :

α) * *-tl-* > *-cl-* : *pōclum* : skr. *pātram*. En bas-latin *vetulus* est devenu *vetlus*, d'où *veclus* : fr. *vieil* ; *-tl-* présentait deux articulations de la pointe de la langue.

β) * *sr* ayant aussi deux articulations de la pointe de la langue, l'*s* a été remplacée par *f-*, mais par *-b-* après voyelle : *frīgus* : ῥῖγος ; *sobrīnus* <* *swesr-īnos* : *soror* ; *fūnebris* <* *fūnesris* ; *muliebris* < * *muliesris* : *mulier*. Après une consonne implosive, l'*s* de *-sr-* restait explosive et sourde dans *-s-sr-*, où l'articulation dentale de *s* implosive a maintenu celle de *s* explosive : *-ssr-* > *-str-* : *claustrum* < * *claus-srom*.

---

(1) Aucun mot latin ne donne la continuation de i.-e. * *dr* : le rapprochement *taeter* : *taedet*, *utris* : ὑδρία est sans vraisemblance.

mr-* > *br-*, si *brevis* : βραχύς remonte à **mreghwis* : got. *gamaúrgjan* «raccourcir», avestique *mərəzu-(jiti)* «courte (vie)». En position intervocalique *-mr-* > *-br-* : *hībernus* <* *heimrinos* : *hiems*. Le groupe *mr* présentait deux continues : *r* et l'articulation nasale de *m*. On voit que, entre voyelles, *-mr-***, comme *-sr-*, restait purement explosif ; de même aussi ***-tr-*** dans *patris* (v. p. 21).

c) *L'assimilation.*

Ce genre de changement, très fréquent dans les implosives, est exceptionnel dans les groupes explosifs. Est-ce par assimilation que **-my-* devient *-ni-* dans *veniō* : all. *kommen* ; *quoniam* < *quom* + *jam* ? — *Sella* <* *sed-la* : *sedeō* atteste *-dl-* > *-ll-*, mais avec *d* implosif.

d) *La métathèse.*

Elle consiste, en une syllabe non finale à voyelle brève, à faire passer une consonne vibrante d'un groupe explosif à la position implosive, surtout quand en cette position elle forme avec l'explosive de la syllabe suivante un groupe homogène. Quant à la voyelle brève, voir plus loin, p. 69.

α) Occlusive explosive + *r* + voyelle brève de syllabe non finale :

tertius <* *trĭ-tios* : *tria*.

testis <* *terstis* <* *trĭ-stis* « celui qui se tient comme tierce personne dans un débat ou un contrat » ; *testāmentum* <* *trĭ-stā-* : osque *tristaamentud* « testamento ».

cernō <* *krĭnō* : κρίνω <* *krĭn-yō*.

La métathèse de *r* n'a pas lieu devant *c* : *vītrĭcus* ; ni devant *m* : *lacrĭma*.

β) Consonne initiale de syllabe + *l* + voyelle brève de syllabe non finale :

pulmō < * *plumō* : Πλεύμων ; *dulcis* < * *dulk-*, mais γλυκύς < * *dlukús* ; *maxilla* < * *maxlila* ; *pistillum* < * *pinstlilum*, diminutif de *pīlum* < * *pinstlom*.

e) La *vocalisation*. Dans un groupe explosif *-y-* se vocalise après toute autre consonne que *d, g* : *capiō, veniō* < *capyō, venyō*.

v du groupe *sv-* se vocalise quelquefois : *sŭāvis, sŭēscō*, scansions exceptionnelles. De même *v* dans *-tv-* : *quattuor* < * k^{wo}*twor* ; *mortuus* : *vīvus*.

f) L'*anaptyxe*. C'est l'intercalation, presque toujours en syllabe finale, d'une voyelle brève entre une occlusive et *r, l* formant un groupe explosif : *ŭ* devant *l* vélaire c'est-à-dire non géminée et placée devant toute autre voyelle que *ī̆* : *pōclum* > *pōculum* ; * *tēgla* > *tēgula* ; *Herculēs* < Ἡρακλῆς ; *Aesculāpius* < Αἰσκλάπιος ; * *caplos* > *capulus* ; * *tabla* > *tabula* ; *figulus* < * *fig-los*, mais *figlīna* ; *perīculum*, mais *perīclitārī* ; *discipulus*, mais *disciplīna*. *Poples* sans doute par influence de *poplit-* aux autres cas.

De même dans le groupe explosif : occlusive + *m, n* : *techina* < τέχνη (Plaute), *dracuma* < δράχμη *mina* < μνᾶ. De même *-mn-* > *-min-* après voyelle longue : *nōminis* (cf. skr. *nāmnah*), gén. de *nōmen* ; *lāmina* à côté de *lāmna* ; *fēmina* < * *fēmna*.

C. *Influence du timbre de la voyelle sur les explosives w, y, qu, gu, c et t.*

1° En syllabe initiale *w* se conserve devant *ŭ* : *vult*, mais un *w* explosif, intervocalique ou appartenant à un groupe consonantique, disparaît devant la voyelle *u* à cause de la similitude du timbre. C'est un fait comparable à l'haplologie (voir p. 56), puisqu'il supprime la première des deux articulations semblables :

deus < **dēus* (avec **e* long très fermé) < **dēvus* < **deiwos* ; mais **deiwe, *deiwa, *deiwī,* etc., ont donné *dīve, dīva, dīvī,* etc. ; d'où l'on a formé les deux paradigmes : *deus, deī,* et *dīvus, dīvī,* etc. *Oleum* < **oleūm* < **olēvum* < **elaiwom* (< gr. ἔλαιϜον), tandis qu'*olīva* continue gr. ἐλαίϜᾱ. *Gnaeus* < *Gnaevus* < ** Gnaiwos* ; *gn-* est resté dans le nom propre par archaïsme ; *naevus* est la forme normale avec la valeur de nom commun et avec *v* restitué d'après *naevī* etc. *Boum* (< *bovum*) est le génifif régulier de *bōs*. *Parum* < *parvum* < **parwom* ; *parvus* a été rétabli d'après *parvī, parva,* etc. ; de même *oum,* issu de *ōvum,* a repris généralement le *-v-* d'après *ōvī* ; de même *rīvus,* au lieu de *rīus,* attesté par ital. *rio,* etc. ; *avunculus* < *aunculus* (1) (> fr. *oncle*) : *v* rétabli d'après *avus, avī.*

Après une occlusive : *ecus* < *equus* (< **ekwos*) rétabli d'après *equī,* etc. *Concutiō* < ** conquutiō* < ** con-quatiō.*

2° L'*u* des labiovélaires *qu gu* disparaît aussi devant *u* : *cujus* = *cuijus* < *quuijos* : *quī* issu de *quoi* ; *secuntur* < *sequuntur* < *sequontur* resté comme graphie archaïque pour éviter *uu* = *vu* ; *gurguliō* < **g^{w}urg-* ; *figūra* < **figvūra* < ** dheig^{w}hū-* ; *gula* < **g^{wo}l-a* : v. h. a. *kela* « gosier » (2).

---

(1) Presque toujours trisyllabe chez Plaute.

(2) Mais *quo-* maintient son *u* : *quot, quondam, quoniam, quoque, quod,* tandis que *quom* > *quum* et non > ** com* ; on ne trouve pas plus ** com* que ** cojus,* qui serait l'ancêtre de *cujus,* si *quo-* devenait *co-*. — *Cottīdiē* (ou *cotīdiē*) est bien plus ancien que *quottīdiē* et ne peut donc en être la continuation. — On admet souvent, p. ex. *Dict. etym. latin* ERNOUT-MEILLET, que *ubi, ut, unde, uter, usquam, unquam, usque, uspiam* auraient commencé primitivement par k^{w} ; ce k^{w} se serait amui devant *u,* puis aurait été restitué dans des composés tels que *alicubi*. Cette hypothèse n'est pas nécessaire : un thème pronominal *u* est attesté par hom. ἠύτε < ἠϜ + υτε (cf. *ut*) ; elle contredit des faits certains.

3° De même en syllabe intérieure *-v-* intervocalique disparaît après *u* : *illuō, dīluō* < * *-luvō* < * *lavō*, mais non devant *i* + voyelle : *dīluvium*.

4° *w* disparaît encore dans *sw-* placé devant *ō* et *ŏ* : *sōpīō* : skr. *svāpayāmi, socer* < * *swok-* < * *swek-* : ἑκυρός. L'*ō* avait un timbre proche de *w*. Cependant la similitude du timbre n'a pas suffi à faire disparaître *w* intervocalique devant *ŏ, ō* : *avō. pāvō, favōr, pavōr, favōnius.*

5° De la même façon *-j-* disparaît devant *i* : *aijit* > *ait*, mais *aijēbam* ne change pas ; *objiciō* > *obiciō*, mais *objectus*; *objicis* > *obicis*, génitif d'*obex* ; *obex* remplace * *objex* par analogie avec *obicis* ; *amiciō* peut donc continuer * *amjiciō*. Le superlatif de *pius* (= *pijus*), *pijissimus*, aurait dû phonétiquement devenir * *pissimus* ; c'est peut-être pour cela qu'il était évité par Cicéron. — Après Auguste, *-igi-* a été traité comme *iji* dans *digitus* > *ditus* > fr. *doigt*, *vīgintī* > *vīntī* ; *pāvō, favōr, pavōr, favōnius, favŏr, pavŏr*.

6° Vers l'époque où le latin se transforme en les diverses langues romanes, c'est-à-dire au plus tôt vers le v[e] siècle après J.-Chr., *g, c,* se palatalisent devant *e, i,* voyelles et devant *j*, issu de *i* ou de *e* suivis de voyelle. De même *t* et *d* devant *j*, sans doute un peu plus tôt ; *tersiu* < *tertium* ; *oze* (inscr.) < *hodie*. Transcriptions grecques dans les *gloses Nomiques* : γρατζιας = *gratias*, καυτζιων = *cautiō*, etc. ; époque de Justinien (v. *R. Ét. Lat.* 1930, p. 104). Parmi les langues romanes, certains dialectes sardes ne présentent pas la palatalisation de *ce, ci*.

CHAPITRE II.

LES CONSONNES

CONSIDÉRÉES DANS L'UNITÉ DE LA SYLLABE

2° Les consonnes implosives ou finales de syllabe.

Toute consonne implosive, c'est-à-dire placée en fin de syllabe, est en position faible, parce qu'elle consiste seulement en la partie la moins énergique de l'articulation de son type. C'est pourquoi, à moins d'être de nature très stable, elle s'assimile à la consonne explosive suivante ou même s'amuït.

A. CONSONNE IMPLOSIVE UNIQUE.

1°) *Assimilation de l'implosive unique.*

L'assimilation est la loi la plus générale de l'implosive unique. Elle se produit selon divers degrés.

1° *Assimilation relative à l'articulation glottale.* Une implosive non sonante est toujours sourde devant une explosive sourde, donc aussi devant *s*, et toujours sonore devant une explosive sonore : *attineō* <*ad-teneō* (1), *āctus* < * *ag-tos* : *agō* ; *scrīptus* < * *scrīb-tos* : *scrībō, scrīpsī* ; *nūpsī* : *nūbō* ; *vēxī, vēctus* : *vehō* < * *wegh-* ; *plēps* : gén. *plēbis* ; *summus* <

(1) Ne pas confondre les groupes latins *-dt-, -tt-,* continués par *-tt-* avec les groupes i.-e. * *-dt-*, * *-tt-*, qui deviennent *-ss-* : *passus* : *patior.*

**submos* < **supmos* : *superior* ; *somnus* < **sobnos* < **swopnos* : ὕπνος ; *aēnus* < **aeznos* < **aesnos* : *aes*.

Rem. — *Neglegō* < *nec* + *lego* : le *c* de *nec* est primitivement implosif ; c'est pourquoi il s'assimile à *l*, seul primitivement explosif.

Graphies étymologiques : *adserō, obtineō, subtīlis*, etc. Les prépositions *sub, ad*, etc., particules subordonnées, s'écrivent en toute position avec la finale sonore qui est normale devant une initiale sonore du mot suivant. D'*obtinuit* QUINTILIEN dit (I, 7, 7) : B *litteram ratio poscit, aures magis audiunt* P.

2° *Assimilation relative au mode articulatoire* (occlusion, constriction, vibration), combinée parfois avec l'assimilation relative au point d'articulation. La première régit seulement les implosives occlusives devant une explosive constrictive ; une implosive constrictive ne se ferme pas en occlusive par assimilation. Une implosive aspirée perd son aspiration devant une explosive non aspirée : *vēctus* : *vehō* ; *vēxī*.

a) En position d'implosive, une occlusive dentale ou labiale ou une *s*, placée devant une *f* explosive, passe à *f* : *offerō* < *ob-ferō, officīna* < **op-fac-* ; *afferō* < *ad-ferō, differō* < *dis-ferō, difficilis* < **dis-facilis*.

Mais une palatale implosive reste : *ecferō*, archaïque, ne continue pas *ex-ferō* (qui est devenu **esferō* > *efferō*), mais contient *ec*, doublet archaïque de *ex* : ἐκ.

b) Une occlusive dentale implosive placée devant *s* passe à *s* : *adsum* > **atsum* > *assum* ; *quassī* < **quat-sī* : *quatiō* ; *pessimus* < **petsemos* < **ped-semos* : *peijor* < **ped-yōs*.

c) Dentale + dentale > *-ss-* : *sessus* < **sed-tos*. Le groupe *-tt-* s'est altéré en *-tst-* dès l'indo-européen, puis il est devenu *-tts-* par métathèse. Au contraire *-tt-* se maintient, quand il a une valeur expressive : *atta, mittere*.

d) En position d'implosive devant une nasale, une occlusive labiale ou dentale ou palatale se nasalise : *somnus* < **sop-nos* :

sopor ; *summus* < * *sup-mos* : *super* ; *annuō* < *adnuō* ; *mercēnnārius* : *mercēd-is* ; *annus* < * *atnos* : got. *aþn* ; *lignum* < * *legnom* (pron. *ṅn*) : *legō* (1) ; *dignus* < * *dec-nos* : *decet* ; *ammoneō* < *admoneō* (cf. *appōnō* < *adpōnō*).

Graphies étymologiques : *adnuō, abnuō, admoneō.*

e) *dl, nl, ml, rl,* où *-l-* seule est explosive, deviennent *-ll-* : *alloquor* < *adloquor* ; *pelluvium* < * *ped-low-* ; *malluviae* < * *man-low-* ; *allātus* < *adlātus* ; *colloquium* < *conloquium*, **ellum** < * *em-llum* < * *em* + *illum* (Comiques), *satullus* < * *satur-los*, *agellus* < * *agerlos*.

f) De même les implosives *b, d, n* des préverbes *sub, ad, con, in,* étant spécialement faibles, s'assimilent à *r-* : *corrumpō* < *con-rumpō, irrumpō, surripiō, surgō* < *surregō.*

g) *-s-* implosive, dans le groupe * *-ssl-* issu de * *-tsl-*, est sourde et * *-ssl-* devient *-ll-* : *grallae* < * *gras-slai* < * *grat-slai* < * *gradh-sla* (* *gradh-la* serait devenu * *grabla*) ; *caelum* < * *caid-slom* « ciseau ».

Pour la même raison l'*s* implosive est sourde dans le groupe *-ssn-* < *-tsn-* ; c'est pourquoi *-ssn-* devient *-nn-* sans allonger la voyelle précédente : *penna* < v. lat. *pessna* (écrit *pesna*) < * *pet-sna* : πέτομαι « voler ».

h) Lorsque l'analogie empêche l'assimilation de *m* implosive à une dentale explosive sourde suivante, comme dans *sum-sī*, *sum-tus* de *sūmō*, la dernière partie de l'articulation de *m* se dénasalise et s'assourdit : (2) *sum-sī* > *sumpsī, sum-tus* > *sumptus.*

i) A une basse époque on trouve assez souvent *-mpn-* écrit au lieu de *-mn-* : *dampnō, contempnō, calumpnia, columpna.* Rien ne prouve que ces graphies correspondent à une pronon-

---

(1) Dans *cognōscō, cognātus -g-* est devenu implosif : *cog-nōscō, -nātus.* De même *ig-nōscō, ig-nōtus.*

(2) Cf. *hiemps* < *hiems*, voir fin de mot, p. 61.

ciation latine normale, qui aurait donné par exemple en v. fr. _dampnāre_ > * _damprer_, d'après _pampinum_ > _pampre_. Si cette graphie correspond à une prononciation réelle, celle-ci a pu être dialectale.

3° _Assimilation relative au point d'articulation_ et, éventuellement, au son glottal. Elle régit les implosives occlusives, aussi les nasales (qui sont des occlusives dans leur articulation buccale) placées devant une explosive occlusive. L'implosion palatale est la plus résistante.

a) Une occlusive dentale implosive devant une occlusive labiale explosive est devenue labiale : _quippe_ < * _quitpe_ < * _quid-pe_ ; _reppulī_ < * _ret-pulī_ < * _redpolai_ ; _sēpōnō_ < * _sēppōnō_ < * _sēt-pōnō_ < * _sēdpōnō_ ; _immemor_ < _in-memor_ ; _immūnis_ < _in-mūnis_.

b) Une occlusive dentale ou labiale implosive devant une occlusive palatale explosive est devenue palatale : _hocce_ < * _hotce_ < * _hod-ce_ : _id_, _illud_ ; _quicquam_ < * _quitquam_ < < _quidquam_ ; _peccō_ < * _petcō_ < * _ped-cō_ : _ped-_ dans _impedīre_, _pedica_ « piège » ; _occīdō_ < * _op-caēdō_ : _ob_ ; _succīdō_ < * _supcaedō_ : _sub_.

Mais le point d'articulation reste sans changement dans occlusive labiale implosive non nasale + occlusive dentale explosive et dans palatale occlusive implosive non nasale + n'importe quelle occlusive explosive : _scrīp-tus_, _fac-tus_, _ec-bibō_ (PLAUTE, _Trin._ 249 ; _Truc._ 156).

c) Une occlusive vélaire labialisée (_gu_, _qu_) implosive devant occlusive dentale ou autre perd son élément labial et avance son point d'articulation : _quīnctus_ : _quīnque_, _coctus_ : _coquō_.

d) Une occlusive nasale implosive avait toujours le même point d'articulation que la consonne non nasale explosive suivante : _compar_, _impar_, _cōnfīnis_, _congregō_, _infīdus_, _septingentī_ : _septem_ ; _tantus_ : _tam_ ; _eundem_ : _eum_. Mais _alumnus_, _agnus_ (**-ṅn-**).

e) C'est seulement en se changeant en roman que le latin a assimilé, au moins en certaines provinces, *pt, ct* en *tt* : *factum* > ital. *fatto* (mais fr. *fait*), *septem* > ital. *sette*, etc. ; de même *ps, cs*, en *ss* : *vissit* (inscript.) < *vixit*. Plus ancien, mais peut-être dialectal aussi *rs* > *ss* : *dossum* < *dorsum* ; *pessica* < *persica* ; *sūsum* < *sūssum* < *sūrsum* ; *assus* (< *ars-sus*) remplacé par *arsus* d'après *ardeō*.

2°) *Amuissement d'une implosive.*

Une consonne implosive s'amuït dans les cas suivants, où la faiblesse de la position implosive aboutit à son effet extrême dans les conditions favorables suivantes :

1° *s* implosive devant consonne sonore explosive devient sonore (*z*), puis devient *h* sonore, qui s'amuït (sauf dans *zg* primitif), en allongeant la voyelle précédente : *trēdecim* < * *trēsdecim* ; *nīdus* : all. mod. *Nest* ; *prīmus* < * *prīsmus* : *prīscus* ; *aēnus* < * *aesnos* : *aes* ; *audīn* : *audīs-ne* ; *dījungō* < *dis-jungō* ; *dīvidō* < * *dis-vidō* ; *dīgerō* < *dis-gerō* ; *dīrigō* < * *dis-*. Sur *-sw-*, *-sr-* explosifs v. p. 41.

Mais *mergō* < * *mezgō*, identique à skr. *majjati* « mergit », lit. *mazgóti* « laver » ; *virgō* < * *wi* + *sg-ōn*, avec * *sg-* thème de *seg-es* ; *terra virgō* « terre non ensemencée » ; *seges* « *pars agri quae arata et consita est* » (Festus 460, 22) ; *wi* = skr. *vi* « sans ».

2° *n* implosive devant *s* ou *f* était en train de s'amuïr : *cōsul* < *cōnsul* ; *īferī* < *īnferī* L'*n* s'écrit régulièrement : *cēnseō*, *mēnsis, ānsa, ānser*.

3° *g* implosif seulement dans * *mag* + *volō*, où il s'est amui en allongeant la voyelle précédente : *māvolō* > *mālō*.

4° *Simplification des géminées.* La partie implosive d'une géminée s'amuït après une voyelle longue ou une diphtongue : *sēpōnō* < * *sēppōnō* < * *sēd-pōnō*. La syllabe trop longue est

ainsi ramenée au type normal de la longue, sauf si la géminée est expressive : *Jūppiter*, infinitifs en *-āsse, -ēsse, -ōsse* ; indic. *-āssō* ; subj. *-āssim.*

-ss- > *-s-* : selon Quintilien 17, 20, la géminée était encore usuelle Ciceronis temporibus paulumque infra : *cāsus* < *cāssus* ; *dīvīsiō* < *dīvīssiō* ; *mīsī* < *mīssī* ; *causa* < *caussa.*

-ll- > *-l-* devant *ī* : *mīlia* : *mīlle* ; *vīlicus* : *vīlla* ; *stīlicidium* : *stīlla*, non ailleurs : *ūllus, corōlla, stēlla, mālle.*

Après *au*, *-ll-* a été traité comme après consonne et simplifié : *aulla* (Plaute) > *aula*, mais *ōlla* garde *-ll-* parce que *au* y était devenu *ō* dans une prononciation rustique ; *paullum* > *paulum.*

Après une longue *-rr-* persiste dans *nārrō* <* *gnārŭrō* (attesté dans *Gloss. Philox.*) : *gnāruris* (adj.), ou dérivé de *gnārus* avec gémination expressive.

Le sentiment de l'étymologie pouvait amener des prononciations telles que *as-spīrō* avec *-ss-* géminée implosive-explosive. Mais la syllabation naturelle étant *ass-pīrō*, *-ss-* cessait d'être explosif et se réduisait à son élément implosif : *aspīrō* comme *mīles* au lieu de *mīless.*

Les langues romanes attestent que la distinction s'était maintenue entre la géminée et la simple intervocalique. Cependant il a pu y avoir quelque incertitude en certains milieux, car on trouve parfois des graphies telles que *neppotes*, etc., au lieu de *nĕpōtēs*, etc.

B. Groupes de Consonnes Implosives.

1°) *La dernière implosive de ces groupes.*

1° La dernière consonne du groupe implosif, étant dans la position la plus faible, disparaît, sauf *s* placée devant une explosive sourde.

ornāre < * *ordnā-* (cf. ombr. URNASIER « ordinariis ») : *ordō* ; *carna* <* *card-na* « déesse du *cardō* » ; *corculum* <**cord-colom* ; *fortis* < v. lat. *forctis* ; *fartus* < v. lat. *farctus* : *farciō* ; *ultus* < * *ulctos* : *ulciscor* ; *fulmen* < * *fulg-men* : *fulsī* < * *fulg-sī* : *fulgeō* ; *torsī* < * *torqu-sī* ; *quernus* : *quercus* ; *tormentum* < * *torqu-mentom* : *torqueō* ; *pōmērium* < * *posmoiriom* < * *postmoiriom* ; *inquam* < * *invquam* < * *invoquam* : *vocāre*, ϝεπ- ; *anceps* < * *amb* + *cap-* « ayant une tête à deux faces ». — *Mulctra* d'après *mulgeō* ; *mulcta* (ordinairement *multa*) d'après *mulcāre*.

La partie implosive d'une géminée disparaît après consonne : *percul(s)sus*, *ar(s)sus* : < * *-keld-tos*, * *ard-tos* ; *versus* < *vors-sus* < * *wr̥t-tos*.

2° Cependant *p* et *c* persistent dans les groupes *mps*, *ncs*, *mpt*, *nct*, où l'implosion de *p* et de *c* n'est pas gênée, parce qu'elle continue la nasale précédente, sauf pour le relèvement du voile du palais : *junxī*, *sumpsī*, *junctus*, *cunctī*, *temptō* ; et dans les groupes *rpt*, *lpt*, où l'implosion de *p*, articulée avec les lèvres, n'est pas gênée sensiblement par l'articulation linguale de *r*, *l* : *carpsī*, *sculpsī*, *carptus*, *sculptus*. — *Quīnctus* est devenu *quīntus*, ce qui ne contredit pas le maintien de *-nct-* ailleurs : *-īnc-* forme dans *quīnctus* une syllabe trop longue.

2°) *Groupes implosifs ns, rs, ls.*

1° Si l'explosive qui les suit est sonore,

a) *-ns-* > *nz* s'amuït en allongeant la voyelle précédente (cf. *cōsul* < *consul*) : *scāla* < * *scanz-la* < * *scans-sla* < * *scand-sla*: *scandō* ; *trādūcō* < *trāns-d-* ; *ducēnī* < * *du-cent-snoi* ; *cēna* < *cezna* (*cesna* FESTUS) < * *cersna* (ombrien *çersnatur* « cenati ») < * *cerssna* (osque KERSSNAAIS < * *kertsna*, ou plutôt < * *kem-sna* : κῶμος : banquet.

b) *rs* > *rz* > *rr* (cf. *ferre* <* *fersi*) > *r* : *hordeum* : all. *Gerste* ; *perna* <* *pērsna* : got. *fairzna*.

c) *ls* > *lz* > *ll* (cf. *velle* <* *wel-si*) > *l* : *alnus* <* *alsnos* : lit. *elksnis* (même sens), *vulnus*.

2° Si l'explosive qui les suit est sourde, *s*, restant sourde, se maintient et *r*, première consonne du groupe implosif, disparaît : *tostus* <* *torstos* : *torreō* <* *torsejō* ; *testis* <* *terstis* métathèse de * *trīstis* (p. 42) ; *assus* <* *arssus* : *ardeō* ; *prōsa* <* *provorsa*. Mais *n* (sans doute affaiblie) et *l* se maintiennent : *monstrum* ; *vulsus* <* *vols-sos* <* *wḷd-tos* : *vellere*.

3°) *Groupes implosifs occlusive* + *s*

1° Si *s* est placée devant une explosive occlusive de même nature que l'occlusive implosive, celle-ci, par dissimilation, a disparu dès l'époque indo-européenne dans des cas tels que *poscō* <* *pṛk-skō* (où *ṛ* représente *r* employée comme voyelle): *precēs*. De même à l'époque latine : *sescentī* <* *secs-centoi*.

2° Ailleurs l'évolution de *t, c, p* implosifs devant *s* implosive sourde est la même que devant *s* sourde explosive : *aspīrō* < *asspīrō* <* *atspīrō* < *adspīrō*, mais *abstulī, abstēmius, sextus, exta, dexter, ob-stinō, ob-stō, obstringō*, comme *scrīpsī, axis*. Normalement *ex tē, abs tē, absque. Sustinēre, sustentāre, sustollere, sustulī* ont pour préverbe non *subs*, mais *sus*, comme *susque, surēmī, suscipiō* ; de même *ostendō* ne peut continuer * *obs* + *tendō* (il n'y a ni * *ostrūdō* ni * *ostineō*).

Cependant dans *illūstris* <* *louc-stris*, le *c* du groupe implosif *cs* est tombé, parce que, placé après une diphtongue *ou*, il contribuait à former la syllabe trop longue *oucs* (cf. *aulla* < * *aucsla, quīntus* < *quīnctus*).

3° Lorsque, après voyelle, le groupe palatale + *s*, est placé devant une explosive sonore, tout le groupe se sonorise et

l'occlusive de ce groupe disparaît devant *z* : *āla* < **agz-la* < **acsla* : *axilla* ; *vēlum* < **vegzlom* < **vecslom* (cf. *vexillum* son diminutif), *pālus* < **pagzlos* < **pacslos* (cf. *paxillus* son diminutif), *sēnī* < **segznī* < **sęcsnoi* : *sex*, *sēdecim* : *sex-decim* ; *lūna* < **louksna* « la brillante » : Préneste *losna*; *jūmentum* < **jougzmentom* < v. lat. *jouxmentum* : ζεῦγος ; *quīnī* < **quinqu-snī* ; *ēgerō* < *eks-gerō*, *ējiciō* < *eks-jiciō* ; *exāmen* < **ex* + *ag-smen*.

Ce traitement s'oppose à celui de *-tsl-*, *-tsn-* > *-ssl-*, *-ssn-* avec *-ss-* sourde (voir p. 48). Cette opposition semble indiquer que le changement de *-tsn-* en *-ssn-*, *-tsl-* en *-ssl-*, où *-ss-* (< *-ts-*) est très ancien, est antérieur à l'époque où le latin n'a plus admis d'*s* explosive devant *l*, *n*, *m*. Plus tard **-k-sl-* et **-k-sn-* sont devenus **-ks-l-*, **-ks-n-* avec *ks* implosif, qui se sonorise devant explosive sonore.

Aulla continue **aucsla*, *paullum* continue **paucslom* : *aucs*, syllabe trop longue (v. *illustris*, *quīntus*), a maintenu *s* sourde longtemps, parce que l'*s* y était en position initiale de syllabe : **auc-sla*, **pauc-slom*, comme le prouvent les dérivés *auxilla*, et *pauxillum*, où *-s-* est initiale de syllabe. — On a supposé aussi que dans ** auksla*, ** paukslom*, le groupe *-ksl-* aurait été traité comme dans **aksla* > *āla* ; par suite *aula*, *paulum*, seraient plus anciens que *aulla*, *paullum*, où *-ll-* serait une gémination expressive. Mais, comme *aulla*, etc., sont les graphies anciennes courantes, il faudrait encore supposer que *aulla*, etc., auraient perdu leur valeur expressive et simplifié *-ll-* : *aula*, *paulum* ; et, comme *ōlla*, doublet de *aula*, et *vīlla*, malgré *vīlicus*, ont gardé *-ll-*, on s'engage en des difficultés inextricables.

Chapitre III

INFLUENCE DE L'UNITÉ DU MOT ET DE L'UNITÉ DE LA SYLLABE

Les changements qui résultent de l'influence mutuelle des consonnes implosives et des explosives séparées par des voyelles ou des consonnes se ramènent aux catégories de la métathèse, de la dissimilation et de l'haphologie.

A. *Métathèse.* La forme la plus ordinaire en latin a déjà été étudiée p. 42 ; elle consiste en ce que *r, l,* deuxième partie d'un groupe explosif, deviennent implosives dans la même syllabe : type **krīnō* > *cernō certus* < ** kri-tos ; spernō* < ** spri-nō ; sternō* < ** strinō.*

Très rarement *r,* deuxième élément d'un groupe explosif, est anticipée en une autre syllabe où elle occupe la même position : *pīstrīnum* devient *prīstīnum* chez Plaute (*Persa* 420 A ; etc.).

Après voyelle, *-ur-* > *-rv-* : *nervus* : νεῦρον ; *parvus* : παῦρος. De même *-ul-* > *-lv-* : *alvus* : αὐλός.

B. *Dissimilation* et *haplologie.* Lorsque la même consonne est répétée en deux positions séparées par une ou plusieurs voyelles, ou bien il y a haplologie : la première position se confond avec la seconde dans la représentation du sujet parlant et la voyelle intermédiaire, quelle qu'elle soit, est omise ; ou bien il y a dissimilation : la première consonne, gênée dans son articulation par l'anticipation mentale de la seconde, se change en une consonne semblable mais différente, ou encore disparaît. Les consonnes qui s'échangent ainsi le plus facilement sont les vibrantes *r* et *l* ; presque toutes les autres consonnes latines n'ont donné lieu qu'à des haplologies. — Lorsque deux consonnes identiques sont séparées par une consonne, la première

étant implosive, disparaît : *sescentī* < *secs-centī*, *asportō* < *aps-portō* ; *omittō* < * *ob* + *smitto* : *-bsm-* > *sm* (dissimilation : deux labiales) ; quand * *smittō* est devenu *mittō*, * *osmittō* est passé à *omittō*.

1° *Exemples d'haplologie.* — Des formes telles que *dīxtī*, *surrēxe*, *dēcesse* s'expliquent non par l'haplologie de *dīxistī*, *surrēxisse*, *dēcessisse*, mais par un type morphologique primitif (v. *Formation des noms*, p. 117).

a) Les deux consonnes sont initiales de deux syllabes consécutives : *quīngentī* < * *quīnquecentei* ; *farīna* < * *farerīna* < * *bhares-īna* : gotique *barizeins* ; *pruīna* continue * *pru-īna* (cf. *ru-īna*, voir *Formation des noms*).

b) Les deux consonnes sont initiales de syllabes non contiguës : *quīndecim* < * *quīnquedecim*, bas-lat. *sansūgia* < *sangui-sūgia*.

2° Exemples de dissimilation.

a) Dissimilation de groupes consonantiques : *stetī* < * *ste-tei*, *spopondī* < * *spo-pondei* ont l'*s* initiale mobile ; bas-latin *cāvicla* « cheville » < *clāvicla*.

b) Dissimilation dans les autres cas : *praestigiae* < *praestigiae* < *praestrigiae* : *laterna* < *lanterna* ; *merīdiē* < * *medī-diē* : *medius*, *diēs* ; *caerulus* < * *caelo-los* ; *cancellī* dim. de *cancer* (Festus) < *carcer* ; *carmen* < * *canmen* ; *canō* ; bas-latin *pelegrīnus* < *peregrīnus* ; *vocāre* < * *voquā-* < * *wekw-ā-* : ἔπος < Ϝέπος ; bas-latin *cīnque* < *quīnque* ; *coquō* < * *quo-quō* ; *incolō* < * *k^w el-* (deux vélaires) : *inquilīnus*.

Peut-être *-n-n-* > *-l-n-* : *sterquilīnum* < * *sterquen-* : *ster-cor-is*.

c) Parfois telle forme d'un suffixe a été préférée pour éviter des groupes soumis à la dissimilation : *ālāris* avec *-ri-* et non avec *-li-* comme *animālis*, *ceriālis* ; *pōclum* avec *-clo-*

< *-tlo-*, mais *lūcrum* avec *-tro-* ; *Rōmānus, Thēbānus,* mais *Athēniēnsis, Vērōnēnsis.*

De même pour éviter un groupe de cette sorte, *s* intervocalique n'a pas été changée en *r* devant *r* intervocalique suivante : (1) *miser, disertus, susurrus* (dial. *Caesar, caesariēs*). Une *r* précédente n'empêche pas, naturellement, le rhotacisme de *-s-* : *rōrāre, rōris* : *rōs* ; *prūriō* ; *aurōra* <* *aurōs-* <* *ausōs* : hom. ἠώς. *Rosa* est un emprunt comme *casa*, *asinus.*

d) Pour provoquer la dissimilation, une similitude partielle des consonnes suffit :

tenebrae < * *temebrae* < * *temesrai* : *temere* < * *temesi* est peu vraisemblable.

flamma <* *flagma* : *flagrāre*, φλέγω. L'*l* explosive (devant *a*) et *g* sont deux vélaires : *g* étant implosif, a été dissimilé par la vélaire explosive ; cf. *flemen* altéré de φλεγμών ; *līber* < * *leib-* < * *leudh-*.

Dans *vidua, medius, fidō,* i-e. * *dh* est continué par *d,* non par *b,* probablement parce que *b* donnerait une articulation labiale comme celle des initiales. Si *barba* continue * *bhardh-*, si *verbum* continue * *werdhom,* c'est sans doute parce que l'action de *r* a annulé celle de *w-* (cf. *-dhr-* > *-br-*). Si *lupus* continue * *luquos* : λύκος < * *wlkwos,* c'est sans doute que *qu,* consonne compliquée, a été dissimilé par le groupe *lu-*, également vélaire. On peut aussi voir une dissimilation semblable dans *bovis* (génitif de *bōs*) < * g^{w}*ow-es* : βοῦς, skr. *gāúh* : g^{w}, vélaire de nature compliquée, donc instable, a pu être dissimilé par le groupe vélaire *ov.* (*voveō* continue * *veveō* < * *wegh-*).

f) *rv, lv* tendent, après l'époque classique, à devenir *rb, lb* : à deux continues se substituent une continue + une occlusive : *Nerba, verbex, albeus* <*alveus.* Cf. fr. *corbeau* : *corvus.*

(1) Sauf dans *soror* <* *swesōr,* à cause de l'*s* initiale.

C. *Assimilation.* — Il est tout à fait exceptionnel en latin qu'une consonne, séparée d'une deuxième consonne par une ou plusieurs voyelles, s'assimile à celle-ci par anticipation :

Labiale + vélaire > deux vélaires : *coquō* < * *quequō* < * *pekwō* : πέσσω ; *quīnque* < * *quenque* < * *penk*^{w}*e* : πέντε. Assimilation inverse : *prope* < * *prok*^{w}*e* (cf. proximus), parce que le groupe * *qur-* était impossible.

C'est peut-être par assimilation que *d*, de prononciation molle instable en latin, passe à *l* sous l'influence des labiales *m, f,* et des vélaires *g, gu* dans : *lacrima* < v. lat. *dacruma, lingua* < v. lat. *dingua, ūlīgō* : *ūdus, olfacere* < *odefacere* (d'où *olēre* à côté d'*odor*), *mālus* < * *mādus* < * *masdos* : v. h. all. *mast* ; mais d'autres explications sont possibles.

D. *Géminées.* — *Mamma* : *mamilla, offa* : *ofella, vacillāre* : rare *vaccillāre*. Pour expliquer ces faits, on a supposé que *mamilla* continuerait * *mammilla* par dissimilation des aspirées ou par une influence, peu intelligible, de l'accent de la syllabe qui suit. Il est bien plus naturel d'admettre que *mamma* est la forme expressive de * *mama* et que *mamilla* en est le diminutif expressif (d'où la gémination du suffixe). Même explication pour les autres cas ; *vaccillāre* serait un renforcement expressif de *vacillāre*. Pour *omittere* v. p. 56. — Rien ne prouve que *curūlis* (*sella*) et *canālis,* mots d'emprunt, soient issus de formes latines à géminée.

Chapitre IV

INFLUENCE DE LA POSITION EN FIN DE MOT SUR LES CONSONNES

On appelle fin de mot la dernière syllabe d'un mot moins la consonne ou les consonnes explosives qui ouvrent cette syllabe. La fin de mot est de toutes les positions la plus faible. Cette débilité explique, du moins en grande partie, les innovations qui la caractérisent en latin.

1° *Nasale finale de mot.* — Le latin, comme les autres dialectes italiques et l'indo-iranien, continue par *-m* la nasale finale i.-e., sauf dans les noms où *-n* est maintenue par l'analogie : *nōmen* : *nōminis*, etc., et dans les particules : *an, in, tamen* ; des inscriptions donnent parfois *-n* en des monosyllabes. Dès l'indo-européen, une nasale finale précédée de voyelle longue s'amuissait : *homō* < **-ōn*.

En latin *-m* s'est amuïe. Devant voyelle ni en vers ni en prose métrique elle n'empêche la synalèphe : *illum hominem* = 4 syllabes. Devant consonne la fin de mot voyelle brève + *m* forme cependant toujours une longue par position.

Dans les inscriptions plus anciennes que le 2e siècle avant J.-Chr., *-m* est très souvent omise devant consonne comme devant voyelle ; de même dans les inscriptions vulgaires de l'Empire. Dans les inscriptions officielles de la bonne époque *-m* est régulièrement écrite.

Les langues romanes n'en ont conservé aucune trace, sauf dans les monosyllabes : *rem* > fr. *rien*.

Quintilien, IX, 4, 4, affirme que devant voyelle « *-m* neque... eximitur, sed obscuratur », et que « paene cujusdam novae

litterae sonum reddat » (1). Ce qui signifie probablement que *-m* devant voyelle n'était plus que le signe d'une certaine nasalisation de la voyelle précédente.

2° *-s* placée après voyelle longue semble s'être toujours maintenue. Après voyelle brève elle est écrite dans les inscriptions les plus anciennes ; dans celles qui suivent jusque vers 200 av. J.-Chr., elle est souvent omise devant voyelle comme devant consonne ; en ce cas *-us* est remplacé par *-o*, très rarement par *-u* : *fīlio* = *fīlius*. A partir de 200, elle est régulièrement écrite. Les inscriptions vulgaires de l'Empire l'omettent rarement. Parmi les langues romanes, seuls l'italien et le roumain ne la conservent pas, mais ils en ont des traces.

La versification ancienne, même dactylique, jusqu'à Lucrèce, omettait à volonté *-s* devant consonne : *Ancu(s) relīquit* -◡◡-- (Ennius). *Sānŭn* (Pl. *Asin.* 385) = *sanu-ne*. Cicéron dit (*Orator*, 161) que cette omission, autrefois une élégance, « paraissait un peu rustique ». L'omission de *-s* était donc encore fréquente à cette époque, mais elle était bannie de la prononciation dite « urbaine », qui s'imposa de plus en plus ; elle était la règle dans une prononciation rurale, mais n'avait sans doute jamais régné à Rome.

3° La dentale finale i.-e. s'est maintenue après une voyelle brève et s'écrit *d* ou *t* : *aliud, apud, id, quod* ; aussi : *aliut, aput, quot,* confusion d'*aliquod* avec *aliquot* ; *haud* ou *haut* ou *hau* ; mais après une voyelle longue elle était disparue vers le commencement du 2e siècle av. J.-Chr. : *estō(d), Trojā(d)*. Chez Plaute les monosyllabes *mēd, tēd,...* peuvent encore garder *-d* devant voyelle. Dans le Sénatusconsulte *de Baccanalibus* les finales en *-ad, -od* sont des archaïsmes du style de document

(1) Verrius Flaccus (v. Vélius, *Gram. lat.* VII, 80, 18) avait proposé d'employer la 1re moitié de la lettre *M* pour noter cette particularité de la finale.

officiel, contredits par *in agro Teurano* qu'on lit à la fin de cette inscription. Le *-t* de formes telles que *stat, stābat* est donc rétabli d'après *legit.* — Devant labiale *ad* > *ar* (dialectal) : *arfuisse, arvorsu* ; de même *apur* < *apud.* L'analogie a supprimé le *-d* de formes telles que *consoled CIL.* I ² 19 (3ᵉ siècle).

4° *-rd* > *-r* : *cor* < **cord,* gén. *cord-is,* Plaute scande *cor* = longue devant voyelle.

-ct a été longtemps conservé dans *lact* ; Pl. *Truc.* 903 ; Varron, *L. l.*, 5, 104.

5° Une géminée finale de mot a été généralement réduite à une implosive : *miles amatur* (Ennius, *Ann.*, 269). Plaute mesure encore régulièrement *ess, terr,* et même *-ess* devant voyelle : *mīless impransus* (*Aul.* 528). *Far* continue **farr* < **fars* : génitif *farris* < **farsis*. A l'époque classique la géminée ne paraît plus devant voyelle que dans le monosyllabe *hoc* : *hocc erat* (Virg. *En.* II, 664). La longue finale de *attat* (Pl. *Aul.* 712 ; *Persa* 722 ; *Poen.* 821) atteste sans doute que le *-t* final de cette exclamation reste implosif.

6° *-ns* > *-s* avec allongement de la voyelle précédente : *bonōs* < * *bon-ons* ; mais *-ōs* peut remonter à l'indo-européen.

7° L'analogie amène plusieurs fois en fin de mot des groupes implosifs insolites : *-ms,* qui devient parfois *-mps* ; *hiems* (d'après *hiemis*), d'où *hiemps. Conjunx, falx, arx, merx* (plusieurs fois *mers* chez Plaute), *lūx,* etc. Pour *calx* les grammairiens attestent aussi *cals.*

Rem. — La faiblesse d'articulation des consonnes finales explique que parfois elles ne sont pas écrites : *ama(t)* (Pompéi), *fecerun(t), fa(c)* : inscriptions.

8° *-qu* > *-c* : *neque, atque* > *nec, ac.*

9° *Vēr* semble continuer i.-e. **wēs-r* : gr. ἔαρ < *wesr̥.*

Deuxième Section.

ÉVOLUTION DES VOYELLES. ORIGINE DES VOYELLES ET DES DIPHTONGUES. DÉFINITION DES CHANGEMENTS.

Chapitre premier

INNOVATIONS GÉNÉRALES DANS LE VOCALISME

En latin les seuls centres de syllabe sont les voyelles, longues ou brèves, et les diphtongues à voyelle longue ou brève. Les voyelles et les diphtongues du latin primitif continuent sans changement celles de l'indo-européen, sauf dans les quelques cas suivants, où l'altération a été facilitée par le peu de stabilité de l'articulation primitive :

1° *Changements dans l'articulation des voyelles i.-e.*

i.-e. $eə_1 > ē$, $eə_2 > ā$, $eə_3 > ō$: *fēcī* < *$dheə_1$- : ἔθηκα ; *stāre* : ἵστᾱμι, *dōnum* : ἔδωκα. Les degrès zéro $ə_1$, $ə_2$, $ə_3$ sont continués en latin uniformément par *ă* : *făctus* : θετός, *stătus* : στατός, *dătus* : δοτός. Tous ces résultats se présentent devant consonne, car un schwa disparaît devant voyelle.

i.-e. $ə_2o > o$: *medi-ocris*, mais *ăcris* < *$ə_2e$; *os* < *$ə_2os$: ὀστέον, hitt. *hastai.*

i.-e. $ə_1e > e$, $ə_2e > ă$, $ə_3e > o$: *est, agō, oculus.*

i.-e. °, degré réduit d'une brève, est continuée par *ĭ* : *inimīcus* : ἄνυδρος.

i.-e. *r̥, l̥, m̥, n̥,* c'est-à-dire *r, l, m, n* employés comme centres de syllabe, sont continués en latin par *or, ol, em, en* : *cor*

< **cord* : καρδ-ία ; *mollis* < * *ml̥d-* : skr. *mr̥dúḥ* ; *decem* < * *dekm̥* : δέκα.

i.-e. *r, l, m, n* longs et employés comme centres de syllabe deviennent lat. *rā, lā, mā, nā* : *strātus* : στρωτός ; *lātus* < * *tlātos* (cf. *tollō*). τλατός ; *gnātus*.

Des changements nombreux ont altéré le vocalisme i.-e. à l'époque historique et dans la période préhistorique du latin. Les éléments les moins altérés sont naturellement ceux qui ont la prononciation la plus stable : les voyelles longues, les voyelles des monosyllabes et des syllabes initiales de polysyllabes.

2° Une innovation très ancienne, préhistorique, a affecté la *place de l'accent dans le mot*. Le caractère essentiellement musical de hauteur mélodique est resté, comme en grec, ainsi que l'attestent 1° tous les auteurs latins qui ont eu l'occasion d'en parler : Cicéron, Varron, Quintilien, etc., 2° l'évolution du vocalisme latin, 3° la versification latine, où rien n'indique des différences d'énergie articulatoire entre les voyelles. Mais la place de l'accent, qui était libre en indo-européen, a été réglée en fonction de la quantité de la pénultième : l'accent a cessé de pouvoir affecter la dernière syllabe, il ne peut plus affecter que la pénultième, si elle est longue, ou l'antépénultième, si la pénultième est brève. L'accent étant l'élément le plus intime et le plus indépendant de la volonté individuelle, un changement dans sa nature indiquerait une perturbation très profonde des habitudes de parler.

3° Moins ancienne est la *réduction des diphtongues* i.-e. à un seul timbre. Les seules qui persistent sont *ai, au*, dont les éléments, étant le plus éloignés l'un de l'autre, se réduisaient le moins facilement. Seuls, dès l'époque républicaine, des dialectes ruraux changeaient *ae* en *ē* (1) : *ēdus* < *haedus* ; *au* en *ō* :

---

(1) Cet *ē* était identique à l'*ē* primitif : *saepēs* > rust. *sēpēs* > v. fr. *seif* ; *praeda* > rust. *preda* > fr. *proie* ; *faenum* semble un

clōstrum < *claustrum, Clōdius* < *Claudius* ; ce qui explique l'incertitude de la prononciation en certains mots : *plōdō* ou *plaudō, cōda* ou *cauda, ōlla* ou *aula, cōdex* ou *caudex.*

La prononciation urbaine, jusqu'au 4e s. ap. J.-C., était *ae* < *ai* : *aere* (abl. de *aes*) < v. lat. *aire* ; *aidilis* (*CIL.* I^{2} 7) > *aedīlis.*

ei > *ē* très fermé au cours du 2e siècle > *ī* : *dīcō* < *deicō.*

oi > *oe* > *ō* (?) très fermé > *ū* : *lūdus* < v. lat. *loedos* < v. lat. *loidos* (1). *oe* a été conservé dans *Poenī, poena, moenia, foedus* subst., *foedus* adjectif, *amoenus, oboediō* ; à côté de *pūnicus, pūnīre, mūrus, mūnīre,* les formes *Poenī, poena, moenia* paraissent des archaïsmes ; *foedus* « traité » peut aussi être un archaïsme des jurisconsultes. L'explication des autres formes est encore plus incertaine.

**eu* devient *ou,* qui avec *ou* primitif est passé à *ū,* vers le début du 2e siècle : *dūcō* < *doucō, lūcus* <* *loucos.* A Préneste *ou* > *ō* : *lōsna* : *lūna.*

ai, ei, ui (issu de *oi*) conservent l'*i* devant *y* qui commence la syllabe suivante : *aijō, eijus, meijō, Pompeijus, huijus* ; l'exclamation *ei* est un monosyllabe : l'*e* y était-il long ? De même *hui* !

Dans *seu* < *sēve* < *seive* ; *ceu* < * *cēve* < * *ceive, neu* < *nēve,* qui sont des monosyllabes, la voyelle de la diphtongue était sans doute encore longue, ce qui expliquerait aussi le maintien de son timbre. *Heu,* qui est aussi un monosyllabe, conserve la diphtongue : l'*e* y était-il long ? De même *heus* !

---

hyperurbanisme pour *fēnum* ; *raeda* est emprunté ; *scaena, scaeptrum,* empruntés au grec, doivent peut-être *ae* au désir de rendre le timbre ouvert de l'η grec. — Il ne faut pas confondre cet *ē* ancien avec bas-latin *e* ouvert < *ae* : *caelum* > bas-lat. *cęlum* > fr. *ciel.*

(1) Couraveront CIL. I^{2}, 1894 ; *plous* S. C. Bacch. et analogues présentent *ou* comme graphie de *ū*. *Rōbīgō, rōbus* sont des emprunts dialectaux.

**Ne + oin* > **nōin* > **nōen* > *nōn*, où l'ō a pu être conservé dans *ōe* parce que le mot est monosyllabique ; **ne + oinolos* > **nōinlos* > **nŏinlos* > *nūllus* présente le traitement normal dans un polysyllabe.

4° La troisième innovation générale, qui semble n'être devenue sensible que vers la fin de l'époque classique, se rapporte aux *timbres*.

Primitivement le latin distinguait seulement les timbres *a, e, i, o, u,* que la voyelle fût longue ou brève. En effet on n'observe aucune différence ni dans la graphie ni dans l'évolution postérieure entre les nouvelles longues issues d'une contraction ou d'un allongement et les longues primitives, ni entre les nouvelles brèves issues de l'abrégement d'une longue et les anciennes brèves. Comparer au contraire attique ο + ο > ου, non ω ; ε + ε > ει, non η. Cependant pendant le 2e siècle avant J.-Chr. la longue *ē* issue de *ei* avait un timbre très fermé qui la différenciait de l'*ē* primitif et l'a fait aboutir très vite à un *ī*, qui ne s'est plus distingué de l'*ī* primitif : *dīva* < **dēva* < **deiwa*. Le stade *ē* est resté à la campagne dans *vēcus* (= *vīcus*), *vēcinus, vēlla, spēca* (= *spīca*), attestés par Varron.

Quintilien (1, 4, 8) atteste qu'à son époque, 2e moitié du 1er siècle après J.-Chr., le timbre des brèves *e, i* était différent de celui des longues correspondantes. D'après les indications des grammairiens latins le timbre des longues était plus fermé (*ē, ō* plus près de *i* et de *u* ; le son de *ī, ū* plus plein que celui de *ĭ, ŭ*). D'où la confusion que font parfois des inscriptions, même anciennes entre *ĕ* et *i*, *ŏ* et *u* : *trebibos* = *tribubus* (*CIL.* I², 398). Dans les langues romanes ces nouvelles différences se sont affirmées presque partout. Seul le timbre de l'*a* est resté toujours le même, quelle que fût la quantité.

Comme l'articulation des longues est naturellement plus tendue, la fermeture plus grande de leur timbre semble une conséquence de leur nature.

5° La 4e et dernière innovation, qui a détruit le système vocalique latin et s'est achevée vers le 5e siècle, a consisté à atténuer et à oublier (1) peu à peu les *différences quantitatives des voyelles*, d'abord dans les syllabes finales de mot, pour ne plus fixer son attention que sur les différences des timbres. Au système latin d'un vocalisme essentiellement quantitatif s'est substitué en préroman, un système vocalique purement qualitatif, fondement d'une nouvelle versification dont les unités sont des groupes de syllabes égales.

6° A une époque assez tardive, mais indéterminée, l'*aspiration vocalique a disparu*. Les langues romanes n'en ont pas trace : *habēre* > *avoir*. S. AUGUSTIN, *Conf.* I, 18, s'excuse de négliger l'aspiration de *homō* ; les clercs, la conservant dans l'écriture, l'ont prononcée plus tard à la germanique : *michi, nichil.*

---

(1) Par exemple le gram. SERGIUS (5e siècle, K. 4, p. 522) : *Syllabas natura longas difficile est scire ; sed hanc ambiguitatem sola probant auctoritatis exempla, cum versus poetae scandere coeperis.* Même témoignage chez S. Augustin, etc.

Chapitre II

INNOVATIONS VOCALIQUES CONDITIONNÉES PAR L'UNITÉ DE LA SYLLABE

Le timbre et la quantité des voyelles sont parfois altérés par les consonnes qui font partie des mêmes syllabes.

1° *Influence des consonnes explosives de la syllabe.* — Les consonnes explosives, n'ayant qu'une quantité négligeable, ne changent jamais la quantité de la voyelle de leur syllabe. Elles influent sur le timbre seulement :

a) dans le groupe consonne + *vĕ*, où *ve* devient *ŏ* (p. ex. * *fve-* > *fo-*), sauf devant *r* : prononcé avec la pointe de la langue, *r* empêche la vélarisation de *ĕ* :

soror < * *svezōr* < * *swesōr* ; *fore* < * *fvesi* < * *bhwesi* : *fuī* (cf. *-bō*, dans *amabō*, < * *bhwō*) ; *socer* < * *swek-* : ἑκυρός. Mais *fera* < * *ghwer-*.

De même *bonus* < *dvenos*, mais *bene* à cause de *-ne*.

b) dans le groupe *voi-*, où *v-*, par différenciation, change *oi* en *ī* : *vīcus* < * *vēcos* (1) < * *veicos* : Ϝοῖκος ; *vīdī* : Ϝοῖδα. De même après *l* vélaire : * *loiquai* > *līquī* : λέλοιπα. Dans * *swoidōs* > *sūdor*, le *w*, étant groupé, avait une articulation moins forte.

2° *Influence des consonnes implosives.* — Elle est fréquente et altère tantôt le timbre, tantôt la quantité de la voyelle.

---

(1) Attesté par *vecus* CIL. I², 388 et 391, *veci* 1806. De là *vella* (Varron, R. R. 1, 48, 2 « rustique ») et roman * *vecīnus* > fr. *voisin* ; *vella* est continué en beaucoup de patois français ; le fr. *devin* continue sans doute lat. * *devīnus*, dérivé de * *dēvos* < * *deiwos* « *deus* ».

a) *Abrégement d'une voyelle longue.* — Une voyelle longue s'abrège quand elle forme diphtongue avec *i*, *u*, ou quand elle est suivie de *r*, *l*, *m*, *n* :

rosīs < *roseis* < **rosăis* < **rosāis*. — *clăudō* (d'où *conclūdō*) < **clāudō* < **clāvidō* : *clāvis* ; *ulna* < **olna* < **ōlena* : ὠλένη ; *laudăntis* < *laudāntis* : *laudāre*.

La longue persiste dans les monosyllabes, dont la prononciation est plus nette : *fūr*, *sōl*, *cūr*. Cependant *rem* semble avoir eu *ĕ*, car il donne fr. *rien*.

b) *Allongement d'une voyelle brève.* — Il résulte du fait que la voyelle brève s'augmente des vibrations glottales d'une implosive sonore, α) *z* disparaissant devant *n*, *m* ou occlusive sonore (v. p. 50) : *bīnī* < **dvisnei*, *dīgerō* < **dizgerō*, etc. ; — β) *n* s'amuïssant devant *s* et *f* : *cōsol* < *cōnsol* ; *īferī* < *īnferī* ; — γ) *g* se changeant en *c* devant *t* dans les participes : *āctus* : *agō*, *lēctus* : *lĕgō*, *tēctus* : *tĕgō* ; mais *factus* : *faciō* ; *strictus* dérive peut-être d'un thème **strik-*, malgré *stringō*. Les autres implosives sonores, moins résistantes que *g*, s'assourdissent sans allongement : *sessus* : *sedeō* ; *jussus* : *jubeō* ; *nuptus*, *nuptiae* > fr. *noces* : *nūbō*. — La longue d'*ēsus*, *cāsus* est primitive.

En des participes tels que *junctus*, où l'*ŭ*, bref à l'origine, est soumis à l'influence contraire de *n* qui abrège et de *g* > *c* qui allonge, des inscriptions (v. aussi A. GELLIUS, 9, 6) mettent le signe de la longue sur la voyelle, mais les langues romanes continuent la brève : *junctum* > fr. *joint*, *punctum* > fr. *point*, *unctum* > fr. *oint*.

Des inscriptions mettent la longue sur l'*o* de syllabe initiale dans *ordo*, *forma*, et les langues romanes confirment cette notation. Mais cet allongement s'est produit seulement en quelques mots en des conditions de milieu indéterminable.

3o *Influence de la consonne implosive et de la consonne explosive suivante sur le timbre de la voyelle.* — Les consonnes

qui finissent une syllabe et celles qui commencent la syllabe suivante influent par leur timbre sur celui de la voyelle brève. Le timbre d'une consonne est analogue à celui de la voyelle qui s'articule à la même région. Les consonnes dont le timbre est le plus caractérisé en latin sont les sonantes *y, w, r, l, m, n, ṅ*, et les palatales *c, g, qu, gu*.

a) *Assimilation du timbre : ev > ov : novus < *newos* : νέος, *novem < *newm̥* : ἐννέα. Mais *ev* issu de *eg*^{w} reste : *levis, brevis, sevērus* (s'il continue **tyeg*^{w}*-ē-ros* : σέβομαι). *Tuus, suus* ne continuent donc pas **tevos, sevos*, mais sont dérivés des génitifs *tuī, suī*, comme *meus* est dérivé du gén. personnel *meī*. La forme *tov-* (inscr.) a donc la graphie *ou* pour *u*.

eł > oł qui reste devant voyelle, mais, comme i.-e. *ol*, devient *uł* devant consonne ou en syllabe intérieure (*ł* symbole de *l* vélaire devant *a, e, o, u*) : *holus* < v. lat. *helus* ; *volŭō, volūtus* ; *volō, vult, volēns, volēbam, volunt* (mais, avec *l* non vélaire : *velle, velim*) ; *olīva < oleiva < *olaiva* : ἐλαίϝᾱ ; *pellō*, mais *pepulī < *pepelai, pulsus* ; *cultus* mais *colō*.

Sur *gelu, scelus*, voir p. 71.

*er < *ir*, issu de *ri* par métathèse ou de *iz* : *tertius < *tritios* : *tria* ; *cernō < *krĭnō* : κρΐνω *< *krin-yō* ; *testis < *tri-stis, testāmentum* : osque *tristaamentud* « testāmento » ; *serō < *sizō < *si-sō* : *sē-men* ; *cineris* : *cinis* (1) : *-ir- > -er-* p. 77.

ĕṅ > iṅ ; *ŏṅ > uṅ* (*ṅ* = nasale palatale d'avant ou d'arrière) : *dignus < *deknos* : *decet* ; *signum < *seknom* : *secāre* ; *lignum < *legnom* : *legere* « ramasser » ; *quīnque* pour *quĭnque < *penque* : πέντε ; *unguis < *ongh-* : ὄνυξ ; *avunculus < *avonc-* : *avō, avōnis*.

(1) Le maintien de *i* dans *dirimō < diz-emō, dirhibeō < diz-habeō* peut être dû à *dis-tineō*, etc.

De même * *m̥bh-* > *imb-* ; * *ombh-* et * *ondh-* > *umb-* : *imber* < * *m̥bhris* : ἀφρός « écume », skr. *abhráh* « eau trouble, nuage » ; *umbō, umbilīcus* : ὀμφαλός ; *lumbus* <* *londhwos* : v. h. all. *lentin* « reins » < germ. *land-*, v. sl. *lędvĭję* « reins ».

m̥ ou *°m* est continué aussi par *im* devant consonne dans *simplus, simplex* < * *sm̥-pl-* ou * *s°m-*.

om devant voyelle devient-il *-um*? *sumus* < * *somos*, peut être dû à l'influence de *sum, sunt*. Sur *humus* < * *hom-* : ombr. *hondra* « infrā » ; *umerus* < * *omes-*, voir p. 81, n. 1. *Domus, domāre, somnus, omnis* semblent attester le maintien de *ŏ*.

A cause du timbre dental de *-nē* * *dvenē* est devenu * *benē* > *benĕ*, à côté de *dvenos* > *bonus*.

-on- > *-un-* dans *nundinae* < *nondinae* < * *noven-dinai*, dans *nuntius* < *n̥ontius* <* *noventios* <* *newentios* (cf. *nuere*), et dans les formes dialectales : *funtēs* : fontēs ; *frundēs, dupundī*, etc.

b) *Différenciation.* — Lorsqu'une voyelle, généralement une brève, est en contact avec des timbres semblables au sien appartenant à la consonne explosive précédente et aux éléments consonantiques suivants, il résulte une certaine gêne dans la prononciation du groupe. Le latin évite cette gêne en changeant le timbre de la voyelle ou en évitant des innovations qui entraîneraient cette gêne.

α) *ōw* > *āv* : *octāvus*? contredit par *ōvum*.

β) *o* > *a* en syllabe initiale dans les groupes où il est précédé et suivi de consonnes vélaires : *lov-, cov-, voc-* : *lavō* < * *lovō* : λούω ; *caveō* < * *koveō* : κοέω ; *cavus* < * *kowos* : *caverna* : κόοι (= κοιλώματα Hésych) ; *vacāre, vacuus* <* *voc-*, mais *vocīvus* (Pl., Tér.) à cause de *ci* non vélaire.

γ) * *leudher* (cf. ἐλεύθερος) est continué par *līber* < *lēber* (*lebro* CIL. I^2 381) < * *leib-* ; et par *loeber-* (*loebertatem*

Festus) < * *loiber-* < * *louber-* (falisque *lōferta* = lībertа), osque *Lúvfr-*), pélignien *loufir*. La syllabe commençait et finissait par une articulation vélaire, *l* vélaire initiale de mot étant plus forte que *u*, deuxième élément de diphtongue, a différencié celui-ci : comme en grec * Ϝευπον est devenu Ϝεῖπον.

De même *vīs* peut continuer * *wel-s* (*volt* d'après *volō*). *Plūs* continue sans doute * *pl-ou-s*, qui, après dissimilation, explique aussi *ploirume* (inscr.) et *ploeres* (Cic. *Leg.* 3, 6).

δ) C'est sans doute par dissimilation préventive que *gelu, scelus, celsus* ne sont pas devenus * *golu*, * *scolus*, * *culsus*, comme * *seluō* > *soluō* ; que *longus* ne devient pas * *lungus* (= *łuñ*), comme * *onguis* > *unguis*.

ε) C'est par une différenciation provenant de *v* explosif, compliquée d'assimilation provenant des dentales implosives, que *vo-* (inscr. anciennes et latin archaïque) devient *ve-* devant *rs, rt, st, t* (2e siècle avant J.-Chr.) : *vorsus* > *versus, vortex* > *vertex, vorrō* (*-rr-* < *-rs*) > *verrō, voster* > *vester, votō* > *vetō*. Quintilien I, 7, 25 : « *vortices, vorsus*, quae primus Scipio Africanus in *e* litteram secundam vertisse dicitur ».

c) *Métathèse.* — Lorsqu'en syllabe non finale un groupe : occlusive + *r* ou *l* + voyelle brève non en hiatus subit la métathèse (voir p. 42), en même temps que la sonante *r* ou *l*, d'explosive devient implosive, la voyelle brève, rendue instable par ce changement, prend immédiatement le timbre qui convient au timbre de la sonante devenue implosive ; nulle part le latin ne présente de sonante *r, l, m, n*, employée comme centre de syllabe (* *formo-cap-s* > *forceps* et non * *forṃceps* > * *formceps*).

certus < * *kritos, cernō* < *krinō* : κρίνω ; *testis* < * *tri-stis*; *hībernus* < * *heimrinos* (p. 23) ; *pōcillum* < * *pōcl-ilom* ; *maxilla* < *maxl-ila* ; *castellum* < * *casterlom* ; *pistillum* < * *pinstl-ilom*.

Chapitre III

INNOVATIONS VOCALIQUES CONDITIONNÉES PAR L'UNITÉ DU MOT

L'unité du mot met en rapport les voyelles des diverses syllabes d'un mot avec les voyelles et les consonnes des autres syllabes du mot. De là résultent plusieurs innovations.

A. *Les voyelles en syllabe non finale.*

1° *Influence sur la quantité.* — Une voyelle longue *s'abrège devant une autre voyelle* : *rĕī* < *rēī* : *rēs* ; *flĕō* : *flēbilis* ; *dĕus* < * *dēus* < * *deiwos* ; *platĕa* < *platēa* < πλατεῖα ; *fierī* (encore *fiere* chez Ennius, *Ann.* 15, < * *bhwī-i-si*, comme *capere* < *-isi*) mais *fīyō*. Plaute scande *Pellaeo* (*Asin*, 333) - ∪ - ; *Dicaeam* (Mil. 808) - ∪ -, *deamo* - ∪ -, etc., *prae ut* ∪ ∪, et souvent *quojus, ejus, hujus, illius,* ∪ ∪, en changeant en *y* explosif le 2e élément de ces diphtongues.

Sur l'abrégement de la 2e syllabe de mots tels que *voluptatem* chez les Comiques latins, voir p. 21. — Sur l'abrégement de la finale des mots ïambiques, voir page 81.

L'indo-européen avait un rythme essentiellement quantitatif. C'est pourquoi il évitait ce qui peut affaiblir le sentiment de l'opposition des brèves et des longues, par exemple une série de plus de deux brèves. Le latin, comme le sanscrit et le grec, présente encore bien des faits dus à cette tendance rythmique : sans doute il présente des séries de plus de deux brèves, mais là ou la phonétique ou la morphologie lui en donnent le moyen, il choisit la forme la plus rythmique : *ŏrĕris* mais *ădŏrīris, părĕre* mais *reperīre.* Voir ci-dessous 5° amuissement.

2° *Voyelle en hiatus devenant consonne.* — Les voyelles *i*, *u*, suivies d'une autre voyelle, restent généralement voyelles : *dulcia, fierī, fuit, diēs, luēs.* Cependant, devant voyelle,

du- > *dv-* > *b-* : *bes* < **dves* < **du-assis* ; *bonus* < *dvonus* < *duenos* ; *bellum* < *dvellum* < *duellum* (ces trois formes sont attestées).

-ru-, *-lu-* sont scandés généralement *-rv-*, *-lv-* α) après une voyelle brève (déjà quelques exemples en v. latin), et β) quelquefois (depuis Horace) après une voyelle longue : en ce cas la syllabe de la longue devient ultra-longue : *volvō* < *voluō*, attesté tardivement ; *solvō* < *soluō, lārva* < *lārua, pēlvis* < *pēluvis, mīlvus* < *mīlŭus.*

Chez les poètes, quelquefois, ce traitement est étendu à d'autres cas pour *u* et pour *i* : *quattvor* (Ennius *Ann.* 92), *fvisse* (Pl. *Bacc.* 422), *genva* (Virg. *En.* 5, 432), *dvodecim* (Pl. *Epid.* 675) ; *djēbus* (Pl. *Pœn.* 1207), *djem* (Pl. *Capt.* 417), *djērēctē* (Pl. plusieurs fois) ; *abjete, arjete.* En bas-latin cette prononciation s'est répandue de plus en plus, et par suite devant voyelle *di* (et *de*) est devenu un phonème nouveau symbolisé par *z* ou *i* : *oze* < *hodie, jūsum* < *deorsum.*

3° *Influence sur le timbre.* — *a*) *Dissimilation du timbre.* Après la période classique, la diphtongue *au* a perdu son élément vélaire dans les cas suivants :

α) *augu* > *agu* ; *augustus* se prononçait souvent *agustus*, d'où fr. *août.*

β) De même *auscu-* > *ascu-* : *auscultāre* > parfois *ascultāre*: ital. *ascoltare.*

leivĭ- devient *lēvĭ-* et non *līvĭ-* : *lēvis* < **leiwis* : * λειϜος > λεῖος ; *lēvī* (parfait de *linō*) < **leivei.* Après toute autre consonne *eiv* devient *īv* : *ceivis* > *cīvis* ; **seiwei* > *sīvī* ; *dīvīnus.*

Dissimilation analogue dans *iē*, au lieu de *iī* : *aliēnus* (cf. *vīcīnus*), *laniēna* (cf. *tonstrīna*) ; *ie* au lieu de *ii* : *ambiegnus*,

pietās, societās, variegāre, hietāre ; on évite *piior, piissimus* et analogues (1).

Peut-être *-ōmoi-* > *-ōmei-* > *-ōmē-* : *pōmerium* < *post-moiriom* « territoire post muros ». L'*ō*, étant stable, aurait dissimilé l'*ŏ* instable de la diphtongue *oi*.

b) *Assimilation du timbre.* — *ĕeis* > *eēs* > *ēs* > *īs*, écrit *ei* ou *ii* ou même *iei* : *meīs* ou *miīs* (Plaute et Térence) ; *deis* ou *diis* ; *eis* ou *iis*.

-emi- : *nimis* < * *nĕ-mis*.

De même *hŏmō* semble continuer *hemō*, conservé dans *nēmō* < *ne* + *hemō*. De même *bonus* < *duenos*, mais *bene* < * *duenē*.

c) *Autre effet sur le timbre.* — *eol, iol* : la première voyelle, en hiatus, empêche *ŏ* de passer à *ŭ* : *alveolus* : *alveus* ; *fīliolus*: *fīlius, viola*.

4° *Contraction.* — a) Deux voyelles devenues contiguës dont le *timbre* est *identique* soit primitivement soit par suite d'assimilation se contractent en la longue correspondante :

dītior < * *diitior* < *dīvitior* ; *nīl* < *nihil* ; *bīmus* < * *bi-himos* « ayant deux hivers » ; *dī, dīs* < * *dēei*, * *dēeis* ; *dēsse* > *dē-esse* ; *dēmō* < *dē* + *emō* ; *praemium* < * *prae-emium* ; *cōram* < *co-ōram* ; *cōpia* < * *co-opia* ; *passum* (Plaute *Mén.* 177) < *passuum*, rétabli par l'analogie ; *ais* < *aīs* < *aijīs* ; *Annaeī* est le génitif habituel d'*Annaeus*, mais quelques inscriptions ont la forme phonétique *Annai* ; de même le génitif phonétique de *Gnaeus* est *Gnaī*, celui de *Pompeijus* est *Pompeī*.

---

(1) Le *S C Bacch*, écrit *adiese, adiesent* pour *adiisse, adiissent* (qui sont des formes analogiques). On n'emploie pas -iisse dans les verbes en -iō : * *audiisse*, tandis qu'*audieram* est courant. A la 2e pers. parf. *audīstī, audistis*, non *-ii-*. On voit donc qu'il est impossible d'expliquer le voc. *fīlī* par *-ie*, qui serait resté.

Jusqu'à l'Empire les noms en *-io-*, *-ia-*, présentent les formes suivantes : les noms en *-io-* ont le génitif en *-ī*, plus tard *-iī* (par analogie), le nominatif pluriel en *-iī* (< *-iē* < *-iei*), rarement en *-ī*, le locatif singulier en *-iī* < *iē* < *-iei* (le 1er exemple de contraction est *Aegī* : Lucr. 6, 585) ; au datif-ablatif pluriel *-iīs* < *-iēs* < *-ieis* : *grātiīs, auspiciīs* ; plus tard *grātīs, auspicīs*.

b) Deux voyelles contiguës de *timbre différent* se contractent dans les cas suivants :

voyelle + *i* : *eĭ* ou *eī̆*, *deī̆nde*, *aīs* ou *aī̆s*, *coī̆ciō* < *coijiciō* ; *cuī̆* < *quoijei.* Chez Plaute le datif de *is* est *ēī* (= *eijī*) ou *eī̆*, jamais *ĕī* ; celui de *hic* est *huijīc* ou *huī̆c*, jamais *hŭīc. Coetus* < **co* + *it-* ; *coepī* < *co* + *ēpī.*

Dans les autres groupes le résultat est une voyelle simple longue ; si le groupe a une voyelle longue, celle-ci impose son timbre ; de même *o* dans un groupe de deux brèves : *stēs* < **stăēs* ou plutôt i.-e. **stə-ēs* ; *laudō* < *laudăō* ; *Mārtis* < **Măortis* < *Māvortis* ; *cōmō* < **co-emō* ; *cōgō* < **co-agō*, *nōn* < *nōen* < **ne-oin* (cf. *ūnus* < **oinos*) ; *dēgō* < *dē-agō* ; *cōpula* < **co*+*apula.*

L'hiatus persiste en des cas tels que les suivants : *aurea, puteolus, deus, coāctus, aēnus, coēgī.*

c) Les poètes, s'autorisant sans doute de la prononciation un peu négligée de la conversation, scandent quelquefois *eo, eō* comme une seule syllabe, une diphtongue : *eōsdem* - - (Properce 4, 7, 7 et 8) ; *eōrundem* (Ennius *Ann.* 200), *eōdem* (Lucilius 1191), *eaedem* (Lucrèce 1, 306) ; fréquent chez Plaute. Horace scande *pituita* avec *ui* monosyllabe (*Sat.* 2, 2, 76 ; *Ep.* 1, 1, 108) ; Plaute *fuistī* (*Stich.* 628), *fuisse* (*Merc.* 470) avec *ui* monosyllabe. De même *fortuītus* - - ᴗ, *grātuītus* - - -, sans qu'on puisse distinguer s'il faut lire *ui* diphtongue ou *vī*. Plaute emploie *neuter* comme trochée, donc avec *eu* diphtongue.

5° *Fermeture du timbre et amuïssement des voyelles brèves dans les syllabes intérieures de polysyllabes.* — En général, dans un polysyllabe, les syllabes, sauf celle qui est dominante, sont prononcées plus vite que dans les monosyllabes. En latin la syllabe dominante à cet égard est non la tonique, comme en roman, mais l'initiale (1). L'accélération relative de la prononciation des voyelles brèves dans les syllabes intérieures a fait passer celles-ci à des timbres fermés ou même en a produit l'amuïssement. Quintilien se plaint de l'habitude répandue chez la plupart de prononcer de façon négligée les dernières syllabes des mots tout en prononçant avec soin les premières (11, 3, 33).

Certains linguistes, se fondant sur de vagues analogies entre ces faits du vocalisme latin et ceux du vocalisme germanique, attribuent ces faits à l'action d'un prétendu accent d'intensité qui aurait frappé la syllabe initiale de chaque mot latin à une époque préhistorique. Mais les différences sont essentielles : l'accent germanique réduit les voyelles atones à un minimum de tension musculaire, qui les fait tendre vers un timbre indéterminé ; les voyelles latines intérieures et finales tendent vers *i*, *u*, qui ont le maximum de tension.

I. *Une voyelle brève en syllabe ouverte s'est fermée.* a) en *ŭ* devant les explosives vélaires *l*, *v* : *famulus* : *familia* ; *sēdulō* : *dolus* ; *cōnsulō* : *cōnsilium* ; *dīluvium* : *lavō* ; *abluō* (2) < **abluvō* : *lavō* ; *dēpuviō* : *paviō* ; *dēnuō* : *novus* ; *trĭduum* < **trĭ-divom*. — Mais *-il-* se maintient : *aquilus*, *mutilus*, *nūbilus*.

Après *qu*, *ă* est devenu *ŭ* : *concŭtiō* : *quătiō*.

b) tantôt en *ŭ*, tantôt en *ĭ* devant les explosives labiales *m*, *b*, *p*, *f*, du moins en latin préclassique : *centuplex* ou *centiplex*,

(1) Le timbre de la 1re maintient parfois celui de la 2e syllabe : *calamitās*, *sepelīre*, *vegetus*, *hebetis*, etc.

(2) *ēlāvī* maintient l'*a* ; il ne continue donc pas * *ē-lav-vai*.

multiplex ; *maxumus* < * *maxomos* ; *testimōnium* (*-u-*), *pontifex* (*-u-*) ; *contu/ibernālis* ; *taberna* ; *aucu/ipis* < * *avicăp-* ; *manu/ifestus*, *mancu/ipium* < * *man-cap-*. Mais *alimōnia*, *legimus*, *legiminī*, *eximō* ; *reprimō*, *minimus*, *animus*, *inimīcus* montrent que *-ĕm-*, *-ăm-* deviennent *im*, non *um*.

A l'époque classique on ne trouve plus que *i* : *maximus*, *aucipis*, *manifestus*, etc., sauf en quelques formes isolées : *occupō* : *capiō*, *possumus*, *volumus*, *quaesumus*, etc.

c) en *ĭ* (1) (seulement *ă*, *ĕ*) devant toute autre explosive : *inimīcus* : *amīcus*, *inquilīnus* : *incola* ; *tetigī* < * *tetagei* : *tangō* ; *irritus* : *rătus* ; *flūminis* ; *flūmen* ; *in* continue * *en* devant voyelle initiale du mot suivant avec lequel il forme une unité phonétique (2).

La fermeture de la voyelle brève est empêchée :

α) par un *i* précédent : *pietās*, *societās* ; *fīliolus*. — Un *-j-* précédent retarde seulement l'évolution : *conjĕcit* (Pl. *Mil.* 112 ; Tér. *Heaut.* 277). Pourtant déjà *obicias Asin.* 814 ; *eici* (*Asin.* 127) ; *coiciam* (*Rud.* 769).

β) par *r* explosif suivant (v. p. 69) ou les groupes explosifs suivants *br*, *pr*, *tr*, *gr*, *cr* : devant eux *ă*, *ĕ*, *ĭ* dans la situation définie devient *ĕ* : *cinĕris* < * *cinis-es* : *cīnīs* ; *reddĕre* < * *reddare* : *dare*, *perĕgrē* : *ager* ; *impĕtrō* : *patrō* ; *palpebra* ; *consecrō* ; *intĕgra* (*tangō*) ; *obstetrīx* (*stāre*).

La conservation d'*ŏ* et de *u* est régulière : *temporis* (*temperī* < *-es-*), *corporis*, *ancora*, *eboris*, *rōboris*, *pecoris* ; *volucre*, *lemurēs*, *lūxuria*, *satura* ; *camur(us)* doublet de *camer(us)* ;

---

(1) Des composés tels que *applicō* ont parfois altéré les simples : *plicō* au lieu de * *plecō* = πλέκω.

(2) Si *īlicō* continue *in* + *stlocō*, c'est le seul cas où *-ŏ-* > *-i-*. Mais *īlicō* est synonyme d'*īlicet* et peut donc avoir la même origine. Dans des composés tels que *indigena*, *armiger*, rien ne prouve que le 1er thème était terminé par *-ŏ-*. Voir *Formation des noms*.

auguris, fulguris, doublets de *fulgeris, augeris* ; *socerī* ne continue pas * *socurī*.

d) Dans les diphtongues la voyelle brève ou abrégée a pris, en syllabe intérieure, un timbre fermé dont la qualité est déterminée par l'*i* ou l'*u* des diphtongues :

ai > * *ei*, qui, avec *ei* primitif, aboutit à *ē* > *ī* : *cecīdī* : *caedō* ; *illīdō* : *laedō* ; v. lat. *pertīsum*, remplacé par *pertaesum*.

au, eu deviennent *ou*, qui, avec *ou* primitif, devient *ū* : *inclūdō* : *claudō* ; *illūtus* : *lautus* ; *accūsō* : *causō*.

II. *Une voyelle brève en syllabe intérieure fermée a tendu aussi à se fermer*. Mais la fermeture a été moindre qu'en syllabe intérieure ouverte, parce que la syllabe fermée appartient au type de la syllabe longue.

Seul l'*ă* se ferme toujours, mais seulement jusqu'au degré *ĕ* : *dēcerptus* : *carptus* ; *cōnfectus* : *factus* ; *tractō* : *dētrectō* ; *dījectus* : *jactus* ; *ineptus* : *aptus* ; *imberbis* : *barba* ; *Tarentum* : Τάρας ; *Agrigentum* : Ἄκραγας ; *talentum* : τάλαντον.

L'*ŏ* ne se ferme en *ŭ* que devant *l* vélaire, *m, n, s* implosives : *leguntur, prōmuntorium* : *montis* ; *onustus* : *onus* < * *onos* ; *euntis, dupundī, alumnus, perculsus, exsultō* : *saltō*. Mais *exhortor*, etc.

Des formes telles que *commircium* à côté de normal *commercium*, avec *irc* < *erc*, sont dialectales.

III. *Amuïssement d'une voyelle brève*. — 1° Lorsqu'en syllabe intérieure, ouverte ou fermée, une voyelle brève non placée devant voyelle est *précédée d'un groupe* : *syllabe longue, par nature ou par position*, + *sonante* initiale de syllabe (*r, l, m, n*), elle disparaît : *ardeō* < * *ārĭdeō* : *ārĭdus* (1) ; *pergō* <

---

(1) *āridus* a été rétabli d'après le modèle de *pavidus, stolidus, sapidus*, etc. ; *ardus* chez PLAUTE *Aul.* 297, *Pers.* 266. D'autre part le modèle *āridus, ardus* a entraîné les doublets non phonétiques : *solidus, soldus*,

per-regō, mais *per-rēxī* se maintient ; *por(r)iciō*, terme cultuel archaïque, peut avoir une géminée expressive ; *ulna* < * *olna* < * *ōlna* < * *ōlena* : ὠλένη ; *corōlla* < * *corōnŏla* : *corōna* ; *princeps* < * *prīmŏ-cap-* : *prīmus* ; *undecim* < * *ūnodecim* : *ūnus* ; *sēsqui-* < * *sēmisque-* ; *sēstertius* < * *sēmistertius* ; *ūsurpāre* < *ūsū-rap-* ; *praecō* < * *prai* + *voc-ōn* ; *aetās* < * *aivtāts* < * *aivŏtāts* : *aevum* ; *praedium* < * *praivdiom* < * *praivădiom*: *praevĭdes* ; *vadimōnium* ; *forceps* < * *formcaps* < * *formŏcaps* : *formus*. Ces exemples montrent qu'en latin une consonne sonante placée entre deux consonnes ne devient pas voyelle : * *formcaps* n'est pas devenu * *forinceps*.

2° Après *v initial de syllabe*, une voyelle *brève, suivie d'une consonne qui ne s'articule pas avec la pointe de la langue* (v. p. 20) s'amuït, quelle que soit la quantité de la syllabe précédente, si *-i-* est primitif dans les exemples suivants (mais il est incertain) :

audeō < * *ăvĭdejō* : *ăvĭdus* ; *gaudeō* < * *gāvidejō* : *gāvīsus*. Il n'est pas sûr que *brūma* « solstice d'hiver », *raucus*, *auca*, *auceps* soient dérivés de thèmes en *-ĭ-* (voir *Formation des noms*).

3° *Pōnō* continue * *po* + *s-nō* (v. *Formation des noms*) et non * *posinō* : *dēsinō* montre que *ĭ* serait resté. A côté de v. lat. *surēmī*, *surempsī* < * *sus* + *ēm-*, on attend un présent * *susemō*. Mais dans un composé la racine du 2e terme est normalement au degré zéro : * *sus-*$ə_1$*mō* > *sūmō*, comme dans *pōnō*.

Il n'y a pas eu, jusqu'à la fin de l'époque classique, d'autres types d'amuïssement : ainsi *superāre*, *sēparāre*, *sepelīre* et analogues maintiennent leurs brèves. En bas-latin, *ŭ* dans le groupe

---

calidus, *caldus* ; *olfacere*, *calfacere* (QUINTILIEN, 1, 6, 21 ; déjà CICÉRON, *Fam.* 16, 18, 2, etc.) pour éviter ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ avant la finale, sont peut-être, comme *caldus*, l'annonce du nouveau mouvement d'amuissement de brèves qui a abouti en bas-latin.

consonne + *ŭ* + *l* a tendu à disparaître : *oculus* > *oclus,* d'où fr. *œil,* ital. *occhio* ; *speculum* > *speclum* ; *stabulum* > *stablum* ; *vetulus* > *vetlus* > *veclus* > fr. *vieil,* ital. *vecchio.*

Rem. — Les règles ci-dessus ont quelques exceptions amenées par diverses causes : p. ex. *flūminis, mīlitis, trāmitis, līmitis,* où les brèves sont maintenues par *flūmen, mīles, trāmes, līmes* ; *sēmita* peut-être sous l'influence de *trāmes, līmes* ; *caerulus, paenitet, caerĭmonia,* en perdant la brève, auraient donné des groupes syllabiques insolites. — Sur *fēmina, lāmina,* v. p. 24.

B. *Les voyelles en syllabe finale de mot.*

Sauf en syllabe fermée, elles tendent à l'abrégement et à la fermeture du timbre.

I. *Les voyelles brèves.*

1° Quand la syllabe finale est ouverte, la voyelle brève i.-e. ne change pas, sauf que *-ĭ* > *-e* : *mare* < *marĭ,* mais *ita, multa, -que.*

2° Dans les mots non monosyllabiques les voyelles brèves de syllabe finale fermée se sont fermées vers le 3e siècle encore plus que les voyelles brèves en syllabe intérieure ouverte : *-et* > *-it, -es* > *-is, -os* > *-us, -om* > *-um, -ont* > *-unt, -od* > *-ud, -or* > *-ur* : *tendit* < *-et, tendis* < *-es, tendunt* < *-ont, bonus* < *-os, bonum* < *-om* (1), *aliud* < **aliod, jecur* < *-or.* L'*ă* devient *-ĕ-* dans *tubicen* < *-căn, princeps* < **prīmo-caps* et analogues ; *prōdis* continue non **-dăs,* mais *-des* < **$d\partial_2$-es.*

(1) D'après Quintilien 1, 7, 26, *-vos, -vom* à son époque sont une simple graphie pour *-vus, -vum.* Rien ne prouve que *parvum, parvus* soient moins anciens que *bonus bonum.* Chez Plaute *passum* continue *passuum.*

Les désinences *-ŭs, -ĭ, -ĭs* ne s'amuissent jamais : *mĕrus, fĕrus, pūrus, mātūrus, pĭrus, ĕrus, utĕrus, mare,* etc. Sur *socer* (à côté de *socerus*), *infer* (*-us*), *super* (*-us*), *puer, ācer, sacer, famul, simul, animal,* etc., v. *Formation des noms.*

Dans les monosyllabes, sauf *-om* > *-um* (1) : *cum* < *quom,* les brèves ne se ferment pas : *quod, quot, hoc.*

3° *Allongement.* — Une brève finale s'allonge devant *-ns* : *bonōs* < * *bono-ns, bonās* < * *bona-ns.*

4° *Nasalisation.* Voir p. 59.

II. *Les diphtongues à voyelle brève.*

-ĕis, -ăis, -ŏis > *-eis* > *-ēs* > *-īs* : *rosīs* < *-ais* ; *bonīs* < *-eis* < *-ois* : *abīs* < *ab-eis.*

-ŏus > *-ūs* : *fructūs,* génitif de *fructus.*

-ĕi, -ăi, -ŏi > *-ei* > *-ē* > *-ī* : *sibī* : osque *sífeí* ; *vīdī* < * *woidai* : οἶδα ; *bonī* : καλοί.

III. *Les voyelles longues en fin de mot.*

1° A une époque antérieure à Plaute une voyelle *longue de syllabe finale, fermée ou ouverte, s'est abrégée dans les mots ïambiques* : *nĭsĭ* < *nĕ* + *sī* ; *nĭhĭl* < *ne* + *hīl* (*hīlum*) ; *benĕ, malĕ* < * *benē,* * *malē,* mais *rēctē* ; *cavĕ* < *cavē,* mais *pārē* ; *citŏ, modŏ.* Dans la versification archaïque cet abrégement est licite sans restriction, même après *muta* + *liquida* : patrī = ∪∪ ; *meă* (abl., Tér. *Ad.* 65), *bonĭs* (Tér. *Eun. Prol.* 8), *Jovĭ* (Pl. *Amph.*), *bovĕs* (Pl. *Aul.* 234), *jubĕs* (Pl. *Cist.* 292),

---

(1) *Humus* < * *hom-* s'explique bien, si l'on part d'un thème nominal * *hom,* attesté par *humī,* χαμαι ; de même *umerus,* si l'on part d'un thème * *oms* alternant avec * *om-es* (ombr. *ons-e,* got. *ams,* gr. ὦμος < * *oms-os.*

recĕns (Pl. *Cist.* 136), *tenĕ* (Pl. *Truc.* 952), *domĭ* (Pl. *Capt. prol.* 21), *tibī* (Pl. *Capt.* 400) à côté de *tibī* (Pl. *Persa* 511), *ubĭ* fréquent (mais *ubīque* adverbe « partout », tandis que *ubĭque* « et où ») ; *calĕfacere, patĕfacere* et analogues ont toujours *ĕ* chez Plaute et Térence sauf *olēfactāre* (Pl. *Men.* 167), *ob-stupē-fecit* (Tér. *Phorm.* 284). En vieux-latin les formes avec voyelle longue finale n'étaient pas encore hors d'usage dans les formes isolées telles que *egō* qui est encore bien attesté chez Plaute (*Trin.* 173, *Cist.* 745 ; *Mil.* 23, *Rud.* 1184, etc.) ; dans les autres formes l'analogie rétablissait le plus souvent la longue. En bien des formes il y a donc emploi facultatif de la longue ou de la brève : *ubĭ, ibĭ, sibĭ, quasĭ, herĭ* (écrits aussi *ubĕ, ibĕ, sibĕ, quasĕ, herĕ*), *egŏ*. A l'époque classique (v. Quintilien, I, 7, 24) dans les formes isolées la brève finale est devenue normale : *egŏ, quasĭ, herĭ, citŏ* ; *modŏ* adverbe, et même dans *vidĕn, pută* « par exemple » ; au contraire dans les formes soumises à l'analogie la longue a été rétablie : *amō, putā* « pense », *modō* (ablatif de *modus*), etc. (mais *quōmodŏ* Horace).

L'explication de cet abrégement de la finale longue est sans doute la suivante : toute voyelle en syllabe finale de mot tend à s'abréger : c'est un fait général dans la prononciation de toutes les langues ; de plus en latin la syllabe initiale est prononcée avec plus de netteté et de lenteur que dans les autres syllabes. C'est donc dans les mots ïambiques qu'en latin le sentiment de l'opposition entre longue et brève était le plus menacé.

2° Un peu après Plaute dans les mots non monosyllabiques les voyelles *longues en syllabe finale fermée par une sonante ou par t, mais non par s, se sont abrégées.* Plaute garde encore ces longues, sauf parfois en des mots ïambiques tels que *soror* (Pl. *Pœn.* 895) ; les autres poètes archaïques emploient les longues et les abrégées : *sūdŏr* (Ennius *Ann.* 406) ; Plaute

clāmōr, mandāt, Baccanāl (*Aul.* 411) ; mais *audīrĕt* (Tér. *Ad.* 453 ; seul exemple chez lui) ; *splendĕt* (Enn. *Var.* 14), *mandēbăt* (Enn. *Var.* 138), *frūniscŏr* (Lucil. 554).

Dans les monosyllabes *-ōr* > *-ūr* : *cūr* < *quōr* ; *fūr* < * *fōr*: φώρ. Mais les autres longues se maintiennent : *nōn, rēn, quīn.*

3° A partir d'Auguste les longues en finale ouverte, qui étaient restées intactes, sont parfois traitées comme brèves, non seulement en des mots īambiques tels que *volŏ, sciŏ* (*nesciŏ*), *vĭdĕ, căvĕ, pŭtă* ; mais encore en des mots tels que *findŏ* (Prop. 3, 9, 35), *Nāsŏ* (Ovide, p. ex. *Trist.* 3, 3, 74), *ergŏ* (Ov. *Her.* 5, 59), *estŏ* (Ov. *Trist.* 4, 3, 72), *vērŏ* (Stace *Theb.* 2, 187) ; *dixerŏ* (Hor. *Sat.* 1, 4, 114), *mentiŏ* (Hor. *Sat.* 1, 4, 93), *Polliŏ* (Hor. *Od.* 1, 14), *transeŏ* (Juvénal 14, 127), *indignātiŏ* (Juvénal 1, 79).

Ce traitement ne s'applique jamais au datif-ablatif en *-ō* : *lupō* < *-ōd.*

Partout ailleurs une longue en syllabe finale ouverte se maintient : *laudā, rēctē, parcō,* etc.

IV. *Diphtongues à voyelle longue en fin de mot.*

Il y en a très peu :

-āi > *-ae,* datif des thèmes en *-a* : *bonae* : χώραι, avec doublet en *-ā* en quelques inscriptions archaïques : *Matuta* = *Matutae.*

-ōi >? *-ō* : v. lat. *Numasioi* > *Numeriō* : καλῶι : incertain.

-ēu > *-ū* : *noctū* : skr. *aktau* « noctū ».

3e Section.

INFLUENCE DE LA PHRASE OU EFFETS PHONÉTIQUES DE LA VALEUR D'UN MOT DANS LA PHRASE

Dans la phrase les mots n'ont pas la même valeur. La plus haute valeur syntaxique appartient aux mots qui expriment les concepts essentiels du prédicat, du sujet et des compléments ; une valeur moindre est celle des mots qui expriment les rapports de coordination ou de subordination des concepts essentiels : *et, de, à,* etc. D'autre part au point de vue de l'énergie expressive, il faut distinguer les mots d'une valeur expressive normale, ceux qui ont une énergie particulière, enfin ceux qu'on prononce sans énergie, négligemment, parce qu'ils n'ont pas besoin d'attirer l'attention.

Chapitre premier

LIAISON PHONÉTIQUE DES MOTS DANS LA PHRASE

La liaison phonétique des mots d'une phrase dépend de leur liaison syntaxique. Les prépositions, conjonctions, certains adverbes, dont la fonction est de marquer les rapports entre les mots essentiels de la phrase : prédicat, sujet, compléments, étaient prononcés en liaison avec les mots suivants qu'ils affectaient. Cette liaison a produit les effets suivants :

1° La *préposition et le mot qu'elle affecte* sont parfois écrits comme un seul mot : *adeum* (C. I. L. I^{2} 593) ; la négation *nĕ* l'est régulièrement dans : *nesciō, nequeō, nefandus, nefās, neglegō, negōtium, neuter, nihil* < * *ne-hīlom*, qui sont devenus des sortes de composés.

2° Les *consonnes finales des prépositions* non seulement obéissent aux lois d'assimilation glottale d'une consonne finale de syllabe intérieure de mot, ce qui amène quelquefois des graphies phonétiques telles que *sup templo* (C. I. L. 6, 10251 a), et même avec assimilation du point d'articulation d'une finale nasale : *im balneum* (C. I. L. 4, 2410). De plus ces consonnes ont pris la forme sonore comme forme normale, même devant voyelle, bien que l'étymologie leur attribue une sourde primitive : *sub* : osque συπ, gr. ὑπο ; *ob* : osque *op* : ἐπι ; *ab* : ἀπο. Cette forme sonore est naturelle devant un nom commençant par une consonne sonore *b, d, g, r, l, m, n,* puisque devant ces explosives la consonne finale de la préposition est implosive : *neglegō* < *nec* + *legō*. Mais comme ces cas ne sont pas plus fréquents que la position devant sourde et devant voyelle, la généralisation de la sonore atteste sans doute que la consonne finale de la préposition, faible en tant que finale d'un mot

accessoire, a dû subir l'influence sonorisante d'une initiale vocalique : *sub arbore. Af* pour *ab* dans d'anciennes inscriptions : *af Capua...ab Regio* (C. I. L. I² 638 en 132 av. J.-C.).

Toutefois la liaison avec l'initiale du mot suivant n'est pas aussi intime qu'à l'intérieur du mot : l'assimilation n'y développe pas ses autres effets et la coupe syllabique devant *r-*, *l-*, n'en est pas affectée : *ab lēge, ab rēge,* ne deviennent pas *a-blēge, a-brēge.*

3° Les *mots essentiels de la phrase étaient peu liés* dans la phrase latine. C'est ce qu'indiquent certaines particularités de syntaxe, de métrique, de phonétique. Sans doute *domus aurea* se prononçait *domu saurea,* la consonne finale devant voyelle cessait d'être implosive et devenait explosive en se liant au mot suivant, si aucune pause ne l'en séparait. Mais la consonne initiale d'un groupe initial de mot, *sc- st-, sp-,* ne s'unissait pas normalement, comme en grec, à une voyelle finale du mot précédent : *undĕ sciat* (Lucr. 4, 475) est la scansion normale ; l'allongement de la syllabe finale : *undes-ciat* se rencontre aussi à l'époque impériale, mais peut être dû en partie à l'influence du grec.

4° Par suite de cette faiblesse de la liaison avec l'initiale du mot suivant, les *voyelles brèves qui terminent un mot ne sont pas fermées,* comme à l'intérieur du mot, par l'implosion de la consonne explosive suivante. C'est pourquoi non seulement les brèves finales ne participent pas à la fermeture du timbre observée généralement dans les brèves intérieures suivies d'une explosive : *generă, ită, legitĕ, lupĕ, legĕ.* Mais de plus *-ĭ* > *-ĕ* : *dulce,* cf. *dulci-a* ; *marĕ,* cf. *mari-a.*

5° Dans les cas où une voyelle finale de mot formerait hiatus avec la voyelle initiale, le grec, liant plus intimement les mots de la phrase, élidait ou pouvait élider c'est-à-dire supprimer la voyelle finale. Le latin n'élidait jamais, mais pratiquait la synalèphe ou l'hiatus.

a) *Synalèphe.* Opposant la prononciation latine à la grecque sur ce point, CICÉRON dit, *Orat.* 150 : Nemo tam rusticus quin vocales nolit conjungere. QUINTILIEN, *Instr. Or.* 9, 4, 33, distingue les diverses impressions que produit la rencontre des voyelles finales avec les initiales selon la nature des voyelles finales et initiales, ce qui n'aurait aucun sens si les voyelles finales disparaissaient. Dans un vers dactylique *maxima erat* avec deux brèves finales, était licite, *maximā erat* ou *maximam erat* ne l'était pas ; donc la finale subsistait. PLAUTE et TÉRENCE placent à chaque instant des finales comme celles de *illum illam* devant des voyelles initiales ; si la finale n'était pas prononcée, on ne saurait de qui il est question.

La voyelle finale était donc prononcée (1) ; mais elle était prononcée si rapidement devant voyelle qu'elle se fondait avec celle-ci en une seule syllabe dont la quantité était celle de la voyelle initiale ; la voyelle était ainsi supprimée seulement pour le mètre ; *magn° habet* = -⏑⏑ et non --⏑⏑. Toute finale vocalique, même *-ae* du génitif singulier chez Plaute, peut subir la synalèphe.

La synalèphe n'exerçait aucune influence sur l'accent.

b) *Hiatus.* Les interjections telles que *ā, ō,* ont des libertés spéciales : *ō et praesĭdium* (HOR. *Od.* I, 1, 2).

Quand un monosyllabe terminé par une voyelle longue ou par une diphtongue ou par *m* (2) est placé devant une voyelle de syllabe brève, surtout si celle-ci appartient à un mot ïambique, le groupe vaut aussi bien ⏑⏑ que ⏑ : *prae ut* (PLAUTE), *cui appetit* -⏑ (PL. *Aul.* 75) ; *nam hic apud* ⏑⏑⏑⏑ (PL. *Aul.* 83), *qui amant* (VIRGILE), *num adest, me amas* (PLAUTE, Ho-

---

(1) A partir du 3e s. ap. J.-C. on fait l'élision : TERENTIANUS MAURUS, scandant *ingratum ascendet,* écrit : *-tascen-* (V, 1175).

(2) La voyelle suivie de *-m* avait probablement été allongée des vibrations de cette *m* s'amuissant.

RACE), *ita me dĭ amant* (TÉR. *Eun.* 615). Devant une voyelle de syllabe longue une préposition monosyllabique peut ne pas disparaître dans la scansion : *de hordeo* (PL. *Asin.* 706), de même un préfixe : *dehiscat* (VIRGILE), non un autre monosyllabe. Cependant PLAUTE admet aussi l'hiatus dans la phrase : *flagitium hominis* (*Mén.* 489, 709). Il l'admet à la césure (où il admet la syllabe anceps) : *oderim item* (*Mil.* 1269) ; à un changement d'interlocuteur (où il admet aussi la syllabe anceps): *abi : abeam* (*Merc.* 749) ; à la pause : *ausculta : ut foris...* (*Most.* 484), pause qui peut être arbitraire : un personnage dicte : *alienum-hominem-intro* (*Asin.* 756) ; avec un mot prononcé avec emphase : *tŭ amas, egŏ esurio* (*Cas.* 724) ; *quin decĕm habeo minas* (*Pseud.* 346) ; *vidēre, amplectī, auscultārī, adloquī* (*Merc.* 745) ; *turbavit : immŏ exturbavit* (*Most.* 1032); *invoco almam meam nutrīcĕm Herculem* (*Curc.* 358) ; *longum laqueo collum quandō obstrinxerō* (*Aul.* 78) ; *duae ūnum* (*Bacch.* 51).

6° Aphérèse ou *ēlīsiō inversa* (v. p. 57, 4).

Chapitre II

INNOVATIONS DUES A UNE VALEUR EXPRESSIVE ANORMALE

1° Si la valeur expressive d'un mot est élevée, cette valeur peut amener la *gémination d'une consonne intervocalique*, comme en français : *c'est ép-pouvantable*. En latin ce procédé morphologique n'existe plus, semble-t-il, qu'en des survivances où la géminée a remplacé la simple primitive : *Juppiter* < * *dyeu* + *pater*, *Varrō* : *varus*, *vorrus* : *vorāre*, *gluttō* ; peut-être aussi *bucca*, *vacca*, *floccus*, *pappāre*, *mittere*, le type *-āssō*, *-āssim* : *amāssō*, *amāssim* (1).

On a expliqué la longue non primitive de *dā*, *dās* comme un moyen de donner plus de poids à ce monosyllabe.

2° Le manque de valeur expressive d'un mot a amené *l'amuïssement d'une voyelle finale brève* dans les mots suivants :

a) dans les *particules enclitiques* *-que* (seulement dans *ac*, *nec* < *atque*, *neque*), *-ve* (seulement dans *neu* < *nēve*, *seu* < *sēve* < *seive*, *ceu* < *cēve*), *-ne* dans *sīn* et des formes un peu familières telles que *viden*, *scīn*, *censēn*, *audīn*, *ain* (< *-ēsne* *-īsne*), *crēdōn*, *ēdīxīn*, *tantōn*. Les formes *atque*, *neque* sont courantes devant initiales vocaliques.

---

(1) On cite d'autres cas d'une tout autre espèce : *bacca*, *littus*, *cuppa* à côté de *bāca*, *lītus*, *cūpa* ; etc. Mais *bacca*, *littus* sont des graphies sans autorité ; *cuppa* est un autre mot que *cūpa* : « coupe, cuve ». *Littera* est seul attesté à la bonne époque, *lītera* ne l'est pas ; *leiteras* de la *Lex repet.* 35 (123 av. J.-C.) est isolé, peut être une faute graphique.

b) De même *-ce* > *-c* dans les démonstratifs : *hic, hunc, hoc, hōc, istic,* etc. Dans *hujusce modi -ce* s'est maintenu.

Rem. — On trouve des exemples tels que dīce Pl. *Mil.* 256, *face Epid.* 39, *dūce Pœn.* 1229. Mais les formes courantes sont *dīc, dūc, fac,* qui sont sans doute des restes de l'ancienne conjugaison « athématique » ; *fer* n'a jamais eu de doublet **fere*.

c) Des prépositions et conjonctions paraissent en latin sans la brève finale qui termine les mots correspondants grecs : *amb-* : ἀμφι ; *sub* : ὑπο ; *ab* : ἀπο ; *ob* : ἐπι ; *et* : ἔτι ; *ut* < *uta* (cf. *ita*) : *aliuta*. Rien ne prouve que les formes latines ne seraient pas d'origine i.-e.

d) De même d'autres mots ayant aussi une valeur accessoire : *nōn* < *noen ; anim(um) advertō. Est* : ἐστι, *sunt* : εἰσι ; *tot* : *totidem, quot* ; *sat,* doublet de *sate* < **sati,* neutre de *satis,* n'ont jamais eu *-ĭ* (v. *Formation des mots*).

3° En certaines *formules courantes,* la prononciation a laissé tomber certains éléments qui ailleurs seraient maintenus : *sīs* = *sī vīs, sōdes* < *sī audēs,* prononcé : *si ōdēs* ; *sultis* < *sī vultis,* formules de politesse ; *Pol !* < *Pollux ! edepol* < **e dēve Pollux ! eccum, eccam, eccillum, eccistum* < *ecce* + *eum,* n'ont jamais eu *-ĭ* (v. *Formation des noms*).

4° En valeur de copule, *est* perd souvent son *e* initial : *situst* < *situs est, ūnast, factumst* ; moins souvent *es* : *factas* = *facta es.* On appelle ce fait isolé *aphérèse* ou *ēlīsiō inversa.*

5° En certains noms de nombre, on observe une sonorisation de consonne sourde intervocalique ; elle est sans doute due à une prononciation négligée de ces noms : *vīgintī, trīgintā, qudringentī* avec *-g-* < *-k-*. Même particularité dans *dōdrāns* < **dēvodrāns* < **dēguodrāns* < **dē* + *quadrāns* ; et dans *quartus* (dial. *quortus*) < **quaortos* < **quavortos* < **quadvortos* < **quatwr̥tos.*

INDEX DES TERMES TECHNIQUES

INDEX DES MOTS

INDEX DE QUELQUES CHANGEMENTS PHONÉTIQUES

TABLE DES MATIÈRES

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE « LA HAUTE-LOIRE »